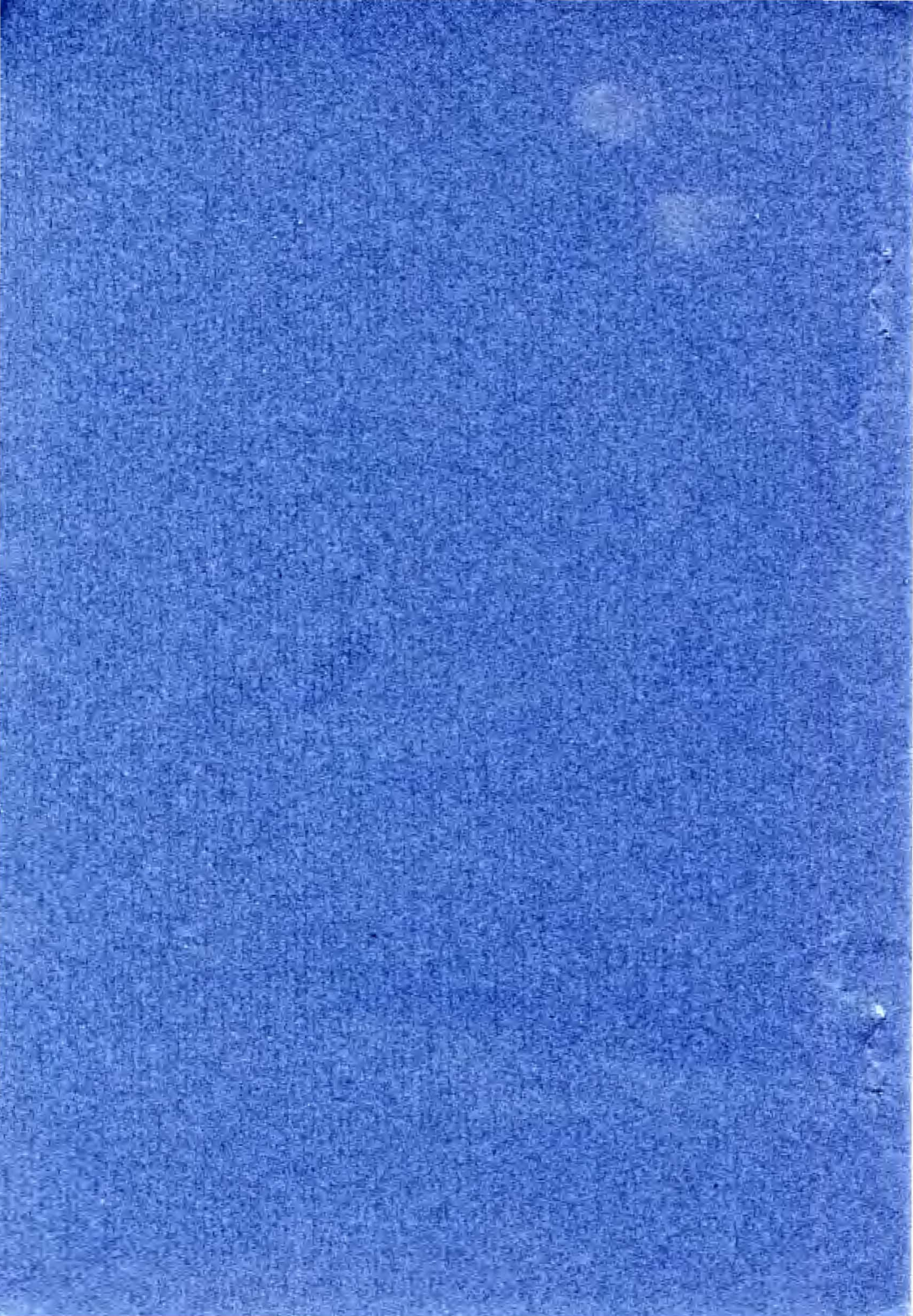


A decorative border with floral motifs in each corner and a double-line rectangular frame surrounding the text.

**BULLETIN  
DES AMIS  
D'ANDRÉ GIDE**

N° 24 - OCTOBRE 1974



# BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

publié trimestriellement  
par  
L'UNITÉ D'ÉTUDES FRANÇAISES  
DE L'UNIVERSITÉ DE LYON II

o

Septième Année

N° 24

OCTOBRE 1974

o

## SOMMAIRE

Hommage à un Ami d'André Gide : François-Paul Alibert . . . . .	3
François-Paul Alibert, <i>par André Gide</i> . . . . .	7
Dans le <i>Journal</i> de Gide... . . . .	10
Rencontre d'André Gide, <i>par François-Paul Alibert</i> . . . . .	11
Sur la lice d'Arles, du côté des Alyscamps : Une confidence d'André Gide, <i>par François-Paul Alibert</i> . . . . .	27
Bibliographie de François-Paul Alibert . . . . .	33
Le Dossier de presse de <i>L'Immoraliste</i> (suite). . . . .	47
Le dossier de presse des <i>Faux-Monnayeurs</i> (suite). . . . .	66
Chronique bibliographique . . . . .	71
Pierre Herbert (1904-1974) . . . . .	75
Varia . . . . .	77
Nouveaux Membres de l'Association. . . . .	80
Publications de l'Association . . . . .	81

---

ABONNEMENT : Un an, 20 F (Étranger, \$ 5.00)  
Payable à : "Association des Amis d'André Gide"  
CCP Paris 25.172-76

## ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

SECRETARIAT DE L'AAAG  
BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE  
Unité d'Études Françaises  
Université de Lyon II  
69500 BRON

TRÉSORIÈRE DE L'AAAG  
Mme de BONSTETTEN  
14, rue de La Cure  
75016 PARIS

*Président d'honneur*

ANDRÉ MALRAUX

*Comité d'honneur*

MM. Jean DELAY, François MAURIAC (†) et Jean PAULHAN (†),  
de l'Académie française ;  
M<sup>mes</sup> Marie-Jeanne DURRY, Anne HEURGON-DESJARDINS  
et Élisabeth VAN RYSSELBERGHE ;  
MM. Marc ALLÉGRET (†), Auguste ANGLÈS, Julien GAIN,  
Étienne DENNERY, Gaston GALLIMARD, Jean GIONO (†), Jean HYTTIER,  
Marcel JOUHANDEAU, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,  
Robert RICATTE et Jean SCHLUMBERGER (†).

*Conseil d'administration*

M<sup>me</sup> Catherine GIDE  
*présidente*

MM. Marcel ARLAND, de l'Académie française,  
Georges BLIN, professeur au Collège de France,  
Daniel MOUTOTE, professeur à l'Université de Montpellier,  
et Justin O'BRIEN, professeur à l'Université Columbia (†),  
*vice-présidents*

MM. François CHAPON, Jean DENOËL, Claude GALLIMARD,  
Bernard HUGUENIN et Jean LAMBERT,  
*membres*

M<sup>me</sup> Irène de BONSTETTEN  
*trésorière*

M. Claude MARTIN  
*secrétaire*

---

Toute correspondance peut être adressée au Secrétariat de l'AAAG —  
mais tout envoi de fonds doit être exclusivement adressé à la Tré-  
sorière.

---

HOMMAGE A  
UN AMI D'ANDRÉ GIDE  
FRANÇOIS-PAUL ALIBERT  
(1873-1953)

L'année dernière, 1973, fut celle du centième anniversaire de la naissance (le 15 mars 1873) de François-Paul Alibert, et du vingtième anniversaire de sa mort (le 23 juin 1953). Sauf peut-être dans quelque journal ou petite revue régionaliste des Pyrénées, ces anniversaires sont passés totalement inaperçus. Mais qui lit aujourd'hui le poète carcassonnais, que ses contemporains plaçaient pourtant au rang des plus grands ("Il est tout à fait significatif que M. Paul Valéry réussisse parfois", écrivait Joë Bousquet en 1925, "à nous donner l'illusion qu'il a pris quelques branches aux cyprès d'Alibert"...<sup>1</sup>) ? Qui peut le lire, d'ailleurs ? Des quarante-deux volumes qu'il publia entre 1907 et 1951, il n'en est que deux ou trois qu'on puisse, avec patience et chance, trouver chez un libraire d'occasion ; et il est absent de presque toutes les anthologies.

Il n'est pas dans les moyens du *Bulletin des Amis d'André Gide* de ressusciter Alibert dans toutes ses vraies dimensions. Et les difficultés présentes de l'édition ne permettront certainement pas, hélas ! que voie très bientôt le jour la volumineuse et passionnante correspondance que Gide et lui ont échangée : en quarante-cinq ans, quelque quatre cent trente lettres. Nous n'avons toutefois pas voulu admettre que ce double anniversaire s'éloigne sans que le *Bulletin* salue la mémoire de celui qui fut, pour Gide, un ami très proche et un critique perspicace — et pour qui l'amitié de Gide

eut une importance si évidente et si profonde que Joë Bousquet, en 1938, dans la première lettre, sans doute, qu'il adressait à Gide, put écrire les lignes suivantes :

*Il n'y a, André Gide, de plus grand que vous, à mes yeux, que l'amour dont vous avez été entouré. Et même si vous pouvez mesurer toute l'affection que vous avez inspirée à François-Paul Alibert, vous ne saurez jamais tout à fait ce que vous avez été dans cette vie de poète et quel charme vous avez répandu sur elle. C'est à vous, exactement, que cette vie doit de n'avoir que son ombre dans sa suite d'années. Permettez-moi de penser un peu à cela devant vous et de m'interroger plus secrètement que dans la solitude sur cette incidence merveilleuse... Il y a un point d'où votre génie, votre gloire apparaissent comme la caution de cette opération incroyable à laquelle je suis si fier d'avoir, du moins en tant que témoin, un peu participé. C'est dans la connaissance de celui que vous êtes qu'Alibert a pu avoir sa conscience comme une clarté morale grâce à vous assez grande pour que notre ami y puise toute la force, toute la douceur maternelle où il devait s'élever. Jamais je ne saurai vous rendre sensible le respect que j'éprouve devant cette hauteur d'une grâce dont vous avez été l'instrument et qui à mon sens n'opère aucun partage entre votre génie et la vertu de cette amitié où il mettait tant de lumière. Tant de fois, pris comme je l'étais par l'étude de votre œuvre, tant de fois j'ai entendu votre nom dans une voix attendrie, et j'ai si bien approfondi, avec l'apaisement de reprendre connaissance au plus haut du vertige intellectuel, de redevenir homme sans me détourner des pensées où je vous suivais, tant de fois je me suis délassé de mon admiration à l'ombre de cette amitié que vous avez rendue si attentive, que, malgré moi, je donne l'accent de la reconnaissance à ces réflexions élaborées de sang-froid et qui demanderaient qu'on y puisât la matière d'une longue méditation morale. J'ai profondément admiré et envié Alibert. Il ne m'a fallu que quelques mots de vous pour comprendre que j'étais admis à ce bienfait et que c'était beaucoup, déjà, que d'avoir eu l'aubaine d'en trouver les clefs.<sup>2</sup>*

o°o

En attendant la réédition de textes d'Alibert, nous avons cru utile d'établir la bibliographie complète de ses livres ; celle de ses publications en revues est un travail important qui reste à

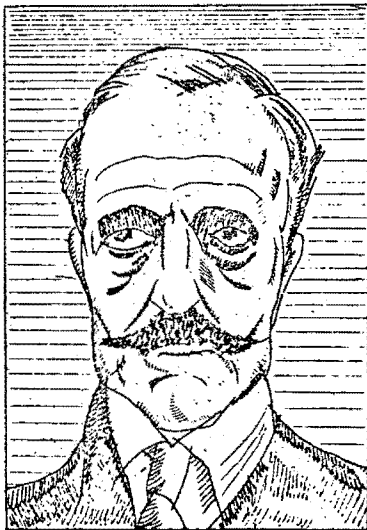
faire : nous nous sommes borné ici à dresser la liste de ses contributions à *La Nouvelle Revue Française*, où Gide l'avait introduit dès l'origine.

En attendant l'édition de la *Correspondance* d'Alibert avec Gide<sup>3</sup>, nous présentons ci-après trois textes qui évoquent leur amitié. Deux sont inédits : l'article, vraisemblablement écrit en 1952 et dont nous ignorons pourquoi il n'a pas été publié, où Alibert apportait un complément capital à *Et nunc manet in te* (il fallut attendre 1956 et le livre de Jean Schlumberger, *Madeleine et André Gide*, pour que le "fait nouveau" fût révélé) : *Sur la lice d'Arles, du côté des Alyscamps : une confiance d'André Gide* ; et les pages qu'il avait rédigées dès la fin de 1951 pour l'édition qu'il prévoyait de sa *Correspondance* avec son ami disparu : *Rencontre d'André Gide*. Notre troisième texte est le bref essai que Gide écrivit en 1945, à la demande d'un ami d'Alibert, M. Jacques Marlet, qui projetait alors une plaquette en l'honneur du poète ; la plaquette ne parut point, mais l'article de Gide fut finalement publié dans *La Revue Française de l'Élite*, n° 6 du 25 mars 1948, p. 59 — et ne fut jamais recueilli ni réimprimé dans la suite.

1. Phrase extraite de "François-Paul Alibert", longue étude publiée par Bousquet, sous le pseudonyme de Pierre MAUGARS, dans la *Nouvelle Revue du Midi*, en 1925, pp. 441-54. Valéry lui-même, dit-on, s'écria un jour à propos d'Alibert : "Mais il est plus grand que nous !" Une autre fois, invité à Carcassonne pour une quelconque inauguration officielle, il confiait à Bousquet : "Mais je n'étais venu que pour voir Alibert !" (BOUSQUET, "Le Poète est de passage...", in *Paul Valéry vivant, Cahiers du Sud*, 1946, p. 196).

2. Lettre de Joë Bousquet à André Gide, s.d., in *Correspondance* de BOUSQUET, éd. Suzanne André (Paris : Gallimard, 1969), pp. 81-2. Écrite quelque temps après la mort de Madeleine Gide.

3. Édition autorisée par les héritiers des deux écrivains, M<sup>me</sup> Catherine Gide et M. Pierre-Maurice Guilhot.



FRANÇOIS-PAUL ALIBERT

*Portrait gravé au burin par J. E. LABOUREUR  
paru en frontispice des Odes (Paris : N.R.F., 1922)*



## FRANÇOIS-PAUL ALIBERT

*par*

ANDRÉ GIDE

"Accord unique de passion et de mesure, de clairvoyance et de ferveur", disait Alibert en parlant de certains beaux jardins de France <sup>1</sup>, et pouvons-nous dire aussi de ses poèmes.

Ceux de *La Prairie aux colchiques* <sup>2</sup> me semblent ne le céder en rien à ceux de ses précédents recueils. Aucun fléchissement de fatigue dans ces longues suites d'alexandrins ni dans ces strophes, où ce qu'il disait il y a vingt ans des vers d'Hugo pourrait lui être bien plus justement à lui-même appliqué :

"Ils tiennent debout par leur propre poids et leur consistance propre. Ils tirent leur solidité de la pression qu'ils exercent les uns sur les autres et qui éprouve leur mutuelle résistance. Puisamment cintrés, ils décrivent des courbes régulières et parfaites... convergeant vers un centre dont l'équilibre n'est jamais rompu." <sup>3</sup>

Il n'y a dans la vie d'Alibert, non plus que dans son œuvre, ni palinodie ni repentir. Tel il s'élançait au début de sa carrière, tel nous le retrouvons aujourd'hui, fidèle à lui-même et aux dieux. Ses derniers poèmes, dans une forme plus parfaite encore sans doute, sont les prolongements harmonieux des premiers, et sans doute l'art humain ne nous offre-t-il que de très rares exemples d'une aussi belle continuité.

Il n'est pas de nos jours œuvre enveloppée de plus de silence que celle de François-Paul Alibert. L'homme même vit retiré, loin de l'écumeux torrent de la vie moderne, à l'abri des compétitions,

des rivalités, des médisances, mais aussi des acclamations du succès. Il n'est pas existence moins contaminée par l'actualité que la sienne, et plus uniquement consacrée, durant tout le temps que lui laissent les soucis matériels, à l'art et à la recherche du vrai. Rien ne lui demeure étranger, pourtant, des tourments des hommes, de leurs quêtes et de leurs débats, car son âme est profondément fraternelle et sa sagesse reste conditionnée par la sympathie. Mais c'est dans l'art qu'il communique avec les hommes, par la musique, la peinture et la poésie. Sa vaste culture s'étend sur tous les domaines, encore qu'elle ne prenne jamais l'aspect pédant de l'érudition. Un goût certain guide son irrassiable appétit et je puis dire par expérience personnelle que son commerce, avec qui parvient à vaincre sa pudique réserve, enrichit, avertit, éclaire. Il n'est, je crois, personne avec qui j'aie pu prendre si parfait plaisir et plus grand profit à converser.

Son art, imprégné de culture, doit sa gravité substantielle et la sereine plénitude de son lyrisme à cette connaissance universelle qui l'alimente, ainsi qu'à la méditation personnelle incessamment renouvelée. La pensée d'Alibert reste pourtant ailée ; elle circule aisément dans le monde des apparences, non retenue par celles-ci, encore que requise sans cesse, à la fois amoureuse et gourmande et jamais ne s'égaré dans les régions des abstractions décolorées. Aussi bien, ses vers les plus spirituels encore frémissent-ils d'une sensualité ravissante.

Il reste poète dans sa prose, mais s'y montre également critique des plus sensibles et des mieux avertis, dès qu'il quitte la nature et les paysages pour les œuvres humaines. A-t-on jamais écrit sur Salluste, sur Ingres, sur Pierre Puget, sur Laforgue<sup>4</sup>, pages plus pertinentes et plus subtilement nuancées que les siennes ? Quelle sagesse, quelle équité dans ses réflexions sur les divisions religieuses au temps de la Croisade des Albigeois !<sup>5</sup>

Dès 1907, il pouvait écrire :

*Force classique, enseigne à mon intelligence  
Nombre, Proportion, Sagesse, Dignité !*

qui restèrent ses vertus dominantes, comme elles sont aussi, n'en doutons point, celles mêmes de la France ; et, lorsque à la même époque, il nous dit déjà :

*O convives élus de mon adolescence  
Et que j'ai tant aimés,*

*Ne semez point, selon la coutume ordinaire  
 Aux communes douleurs,  
 Le tertre où s'étendra ma dalle funéraire,  
 De palmes ni de pleurs.*

*Mais venez, et foulant cette herbe élyséenne,  
 Qu'à la face du ciel  
 Ma mémoire entre vous, comme une coupe pleine  
 D'un vin spirituel,*

*Passé et versé à la ronde un lucide génie  
 Sous vos fronts abrités,  
 Et, dans mon souvenir composé d'harmonie  
 Et de pure clarté,*

*Goûtez un feu paisible et subtil qui circule  
 A vos lèvres errant,  
 Comme flotte, exhalé des fleurs au crépuscule,  
 Un esprit odorant.*<sup>6</sup>

Ceux qui viendront lui tiendront parole, comme il s'est tenu parole à lui-même et comme feront ceux qui plus tard sauront goûter encore dans son œuvre, "coupe pleine d'un vin spirituel", le "lucide génie" d'un poète altier qui jamais n'inclina son front, ni ne compromit son idéal à la poursuite de quoi que ce soit d'indigne ou de vain.

## NOTES

1. *Les Jardins de Salluste*, p. 2.
2. Dernier recueil alors publié par Alibert (octobre 1944).
3. *La Couronne de romarin*, p. 30.
4. Allusion aux textes rassemblés en 1927 dans *Les Jardins de Salluste*, notamment.
5. Allusion, probablement, aux articles de 1905 recueillis en 1928 dans *La Renaissance de la Tragédie*.
6. Après deux vers de *Fons salsulæ*, Gide cite la fin des *Cyprès de Saint-Jean*, deux poèmes du *Buisson ardent*.

## DANS LE JOURNAL DE GIDE ...

30 octobre 1927 :

Qu'Alibert était charmant hier lorsqu'il s'écriait : "Je donnerais toutes les Symphonies de Beethoven, tu m'entends bien : toutes les Symphonies, pour une seule *Ballade* de Chopin."

Jamais plus jeune, plus intelligent, plus vivant, plus exquis. Un des très rares qui ne se soient pas laissés séduire, ni intimider. Beaucoup plus intelligent que ne le laisse connaître son œuvre ; il n'est pas de sujet psychologique, moral, social, littéraire dont on ne puisse causer avec lui, interminablement et de la façon la plus amusante, car il sait rire et faire rire, et sait ne pas rire lorsqu'il sied d'être triste ou soucieux. Je n'ai pas un ami avec qui je me sente plus parfaitement à mon aise, c'est-à-dire avec qui je doive prendre moins de précaution pour parler. La conversation, dès lors, loin d'être une contention et une acrobatie, repose et l'on s'y laisse aller comme à un mouvement naturel.

4 novembre 1928 :

... à Carcassonne auprès d'Alibert avec qui je m'accorde mieux qu'avec aucun autre. Je déplore certaine prolixité de son écriture (qu'il n'a nullement dans la conversation) qui noie souvent ce que sa pensée présente de plus neuf, de plus juste et de plus hardi. Je me repose près de lui à pouvoir être parfaitement naturel sans aucune crainte de heurt ou d'incompréhension. J'admire combien peu ses jugements et sa pensée se sont laissés fausser ou entamer par des considérations de prudence et de sympathie, et puise auprès de lui le plus précieux des réconforts. Je ne vois point un seul sujet que je n'aie plaisir à aborder avec lui et il n'est pas jusqu'à certain sens du comique que je ne partage avec lui, de sorte que mon esprit près de lui prend égal plaisir à se tendre et à se détendre.

## RENCONTRE D'ANDRÉ GIDE

*par*

FRANÇOIS - PAUL ALIBERT

Je fis la connaissance d'André Gide dans le courant de l'été de l'année 1907, par l'intermédiaire d'Eugène Rouart, le fils cadet du célèbre collectionneur de peinture, qui dirigeait à cette époque une grande exploitation agricole au domaine de Bagnols-de-Grenade, non loin de Toulouse. Je connaissais Eugène Rouart depuis un an environ, et je suis resté son ami jusqu'à sa mort, survenue, si j'ai bonne mémoire, en 1936.<sup>1</sup> De nature plus abondante et généreuse que la sienne, il ne me souvient pas d'en avoir, au cours de ma vie, rencontré ; il n'avait pas de plus grand plaisir que de faire partager autour de lui ses amitiés et ses admirations. C'est lui qui amena Gide à Carcassonne, où j'habitais alors et que je n'ai du reste jamais cessé d'habiter. Je venais de publier mon premier recueil de vers<sup>2</sup>, et j'en avais, sur son conseil, envoyé un exemplaire à André Gide, dont il était depuis longtemps l'ami intime. Gide me rejoignit à Toulouse. Dès en arrivant, la conversation tombe par hasard sur Claudel. Je ne lui cache pas la déception que j'ai éprouvée à la lecture du *Traité sur la connaissance de soi-même*<sup>3</sup> (il ne me souvient plus si le titre est exact ; j'en demande bien pardon au lecteur, mais il y a si longtemps, et je n'ai plus le volume sous la main). Gide reconnaît qu'il en a autant à mon service. "J'étais parti, m'avoue-t-il, plein de confiance, mais chemin faisant je suis tombé sur de telles balivernes que le livre m'est tombé des mains." Puis, dans la voiture qui nous amène à Bagnols, nous venons à parler de Balzac pour qui je lui dis mon culte fervent. "Moi aussi, me dit-il, mais je lui préfère certains roman-

ciers étrangers, Dickens par exemple, et Dostoïevsky." Dostoïevsky, passe encore ; il y a longtemps que je suis converti à l'auteur des *Possédés* et des *Frères Karamazoff*, mais Dickens, malgré tout son génie, je m'étonne qu'on puisse le préférer à Balzac. Je ne puis m'empêcher de le lui dire. Gide cède tout de suite, un peu trop tôt selon mon gré. J'aurai plus tard l'occasion de m'apercevoir plus d'une fois de cette propension qu'il a de donner raison pour avoir la paix à ceux qui le contredisent. Il m'annonce ensuite la visite à Bagnols de Cruppi, le député de Fronton, plus tard Ministre du Commerce et de qui Eugène Rouart deviendra le Chef de cabinet. Je fronçe un peu les sourcils, ne détestant rien tant que les personnages officiels. Gide se déclare franchement de mon avis ; cette fois, je le crois sans peine. Contre notre attente, Cruppi, que nous trouvons à l'arrivée se promenant dans le parc avec Rouart, se montre simple, plein d'esprit, d'humour et d'à propos. C'est un convive délicieux, et qui nous tient pendant tout le dîner sous le charme. Il est vrai qu'il se sentait très écouté...

Nous partons l'après-midi même pour une excursion de quatre jours<sup>4</sup>, en auto, à travers le Gers et les Landes, avec Auch comme première étape. C'était la première fois que Gide et moi voyagions en auto, et cette excursion avait pour lui et moi l'attrait et l'agrément d'une découverte. A Auch, où nous ne fîmes que passer, on admire une belle cathédrale du dix-septième siècle, qui rappelle en plus orné celle de Lunéville, que je ne connus que quelques années plus tard, façade correcte et symétrique, qui sent déjà le style jésuite, burinée dans une pierre couleur de bronze, frontispice gravé d'une nef dont le gothique, à son déclin, est encore robuste et délicat. Du reste, au cours de ce voyage, nous devons rencontrer d'admirables églises. Celle de Mirande, à la fois forteresse et toute en contreforts, dont les arcs-boutants cintrent sur la route des voûtes massives ; celle de Marciac, d'un beau ton fauve et doré, — qui semblent tous les jours mener dans leurs jardins de magnolias et de cyprès un paisible recueillement dominical ; celle de Condom, enfin, qui n'est que sa cathédrale, ce Saint-Pierre qui absorbe et réduit à sa domination souveraine la petite ville morte de chaleur et de torpeur où, par un torride après-midi, laissant mes compagnons faire la sieste, j'errai à la découverte à travers des ruelles sans ombre qui font quelquefois percer, sous un miséra-

ble crépi, de radieux fragments de la Renaissance, telles les deux colonnes qui encadrent la porte de l'ancien palais épiscopal. Quel contraste ne fait à cette accablante solitude le frisson qui vous gagne dès qu'on a franchi les portes sacrées ! Tous vos sens sont baignés dans un tel bien-être qu'on ne songe pas tout d'abord à jouir de tant d'élégance, de hardiesse et de pureté. On ne sait quoi d'humide semble percer de ce marbre d'un blanc si cru qu'on le dirait fait de lait cristallisé, et qui vous immerge soudain dans une fontaine de fraîcheur devenue solide.

À dire vrai, l'aveuglant éclat de cette nef, et le promenoir presque païen, bien qu'il ait des façons de cloître, qui vous y introduit, ont quelque chose d'inattendu et de brutal qui offusque. Ce n'est pas dans la chaire de ce boudoir ajouré, où le gothique s'affine et se corrompt jusqu'à prendre un air précieux qu'on dirait mauresque, que j'imagine Bossuet, cet oracle théologal de notre Grand Siècle classique, qui, du reste, je crois, ne mit jamais les pieds à Condom, proférant la parole de Dieu !

C'est ensuite Eauze, où naquit ce Rufin qui fut le rival de Stilicon. De plus en plus, le ciel noircissait de chaleur. Là nous étant arrêtés quelques instants, j'entends encore André Gide, de sa voix mélodieuse et chaude qui se prêtait à toutes les inflexions de ce texte magique, me réciter les *Stances à Hélène* d'Edgar Poe<sup>5</sup>, que je ne connaissais pas encore, à l'ombre d'un passage voûté blanchi à la chaux qui lui rappelait, me disait-il, Touggourt et cette Algérie dont il gardait l'impérissable souvenir. Depuis lors, je ne puis jamais me réciter intérieurement : "*Hélène, ta beauté est pour moi comme ces barques nicéennes d'autrefois...*" et la merveilleuse suite du poème, sans revoir cette bourgade écrasée sous un orage menaçant qui ne pouvait pas se résoudre à éclater.

Il n'éclata que l'après-midi, comme nous roulions à toute allure vers Lectoure. Pour nous mettre à l'abri de la pluie, nous prîmes, à un détour de la route, un chemin creux ombragé de grands arbres qui conduisait à un petit hameau composé seulement de quelques petites maisons. Tout de suite, une vieille femme s'avança vers nous, et d'un air de cordialité des plus engageants nous pria d'entrer chez elle pour attendre la fin de l'ondée. Comme nous nous excusions de la gêne que nous serions pour elle, elle réitéra son offre avec tant d'insistance que nous acceptâmes de peur de la dés-

obliger. Elle nous offrit du pain et du vin. Le pain n'était pas tendre et le vin râpait un peu, mais ils étaient offerts avec tant d'obligeance et de bonté que je crois n'avoir jamais goûté à rien de meilleur. Le plancher n'était fait que de terre battue, et l'humble cuisine ne contenait que les meubles et les ustensiles indispensables, mais éclatants de propreté. Elle nous parlait des travaux des champs, de l'incertitude des saisons, de Lectoure prochaine où l'on voit cette fontaine de Diane que le parler populaire de là-bas, si naturellement versé dans l'inconscient secret de la langue traditionnelle et de ses analogies, appelle désormais *Fonté-lie* (j'entends encore, quelques instants après, André Gide, me frappant sur l'épaule et me disant, avec une familiarité charmante : "Mon petit Alibert, vous allez nous faire un poème là-dessus"). Et nous goûtions encore une fois aux espèces sacrées, qui semblaient ne jamais finir de pouvoir nous rassasier. C'est au sortir de là que nous découvrimés, au faite de sa colline, Lectoure et sa cathédrale, frappées par l'orage finissant, contre un ciel obscur, d'une blancheur de foudre.

De Lectoure, où nous n'avons fait non plus que passer, je n'ai retenu que deux images, l'une singulièrement majestueuse et forte dans sa sévérité, sa cathédrale, l'autre mystérieuse et troublante comme tout ce qui s'attache aux plus secrètes puissances de la Nature, la source Fontélie. C'est, au pied d'une rude échelle d'escaliers de pierre qui descend jusqu'au bout de la ville, une double ogive de pierre recroisée sur une sombre caverne, où l'on devine à travers un épais grillage une nappe plus sombre encore, qui laisse toute une flore d'eau affleurer à la surface. Tout au fond, à même la muraille, on discerne, en regardant bien, des contours, des linéaments qui s'effacent, des nimbes désagrégés, tout un peuple vague et léger, qui doivent être des Saintes à qui l'on dédia jadis cette source qui porte toujours le nom d'une déesse païenne.

Pour me conformer au vœu de Gide, je me mis, aussitôt rentré chez moi, à composer le poème promis. Mais j'aurais cru être en reste envers notre bonne hôtesse de l'après-midi si je ne lui avais aussi, presque en même temps, dédié un autre poème où je lui exprimai toute ma gratitude pour le bon accueil qu'elle nous avait fait. L'un et l'autre parurent quelque temps après à la revue *L'Occident*, je crois, et figurent aujourd'hui dans *Le Buisson ardent*, volume é-



dité aussi par *L'Occident*, aujourd'hui épuisé et même introuvable.<sup>6</sup>  
 Je demande la permission de les reproduire ici, non pas par amour-propre d'auteur, mais pour marquer d'une façon plus durable deux émotions différentes mais également marquées au souvenir lointain, mais pour moi toujours actuel, de ma première rencontre avec André Gide.

A L'HÔTESSE INCONNUE

En fermant les yeux, je revois  
 L'enclos plein de lumière,  
 La haie en fleur, le petit bois,  
 La ferme et la fermière...

Hégésippe MOREAU.

... Tu nous versais le vin de ta vigne, et ta main  
 Par tranches nous coupait encore de ce pain,  
 Le plus tendre de ceux dont ta huche était pleine,  
 Qui te restait depuis la dernière huitaine,  
 Mais certes présenté d'un ton si confiant  
 Que l'on n'offrit jamais à ma faim apaisée  
 Festin plus délicat ni plus fortifiant.  
 Tu nous entretenais, à nous plaire empressée,  
 Des hasards de l'année et des fruits à venir,  
 Du rapport de ton champ, de la ville prochaine  
 Où tendait notre course, et de cette fontaine  
 Vers qui nous entraînait un mobile désir.  
 Et nous goûtions, touchés d'une douceur soudaine,  
 L'humble et frugal asile au toit hospitalier  
 Que ton charme aussitôt nous rendait familier,  
 La cuisine aux murs blancs sur la terre durcie,  
 Dans le noyer taillée et par les ans noircie,  
 Ton armoire massive aux panneaux refermés,  
 Et l'étroite fenêtre aux carreaux enfumés,  
 Et les vases de cuivre où s'allonge la flamme,  
 Et surtout, accordés à l'air de ta maison  
 Avec tant de justesse et d'honnête raison,  
 Ta parole chantante et cet accent de l'âme  
 Qui donne un si haut prix aux plus simples pensées.  
 Et je laissais en moi, le long des jours passés,  
 A ta voix remonter ma plus lointaine enfance,  
 Et de mes souvenirs s'éveiller l'indolence.  
 Je retrouvais, s'ouvrant sur un plant de lilas,  
 Une autre salle, obscure et fraîche, au plafond bas,  
 Où le soleil, parmi les feuilles remuées,  
 Entre et fait poudroyer de dansantes buées.  
 Et dans ce mouchoir sombre à ton front recroisé,  
 Dans ce geste à la fois rapide et reposé  
 Par où tu t'essuyais les lèvres en silence,  
 Sur ces traits éclatant d'une pure bonté,  
 Je ne sais quelle vive et chère ressemblance  
 Dont j'avais près de toi l'esprit tout habité.  
 Par instants, soucieux de la nue épaisse,  
 Nous cherchions le dehors et, guettant l'éclaircie,  
 Sous les branches, où perce une humide sueur,

Des pruniers aux fruits bleus vernissés de fraîcheur,  
 Nous regardions, de peur que la foudre n'éclate,  
 Tes servantes rentrant les gerbes à la hâte,  
 Sous ton ordre activer le travail de leurs bras,  
 Et l'ombre pluvieuse à l'horizon s'étendre.  
 Mais le ciel mençait toujours, et, sur tes pas,  
 Nous revenions, émus et ravis de t'entendre,  
 Sous l'ample cheminée assise et devisant,  
 Amicale et pressante encor nous proposant,  
 Nourriture aux couleurs vermeilles et dorées,  
 Une dernière fois les espèces sacrées.  
 Hélas ! il faut partir devant qu'il fasse noir.  
 Savons-nous dans quel lit nous coucherons ce soir ?  
 Entre l'aube indistincte et la nuit périlleuse,  
 La route est malaisée et l'auberge douteuse.  
 Adieu, ma mère, adieu, chère hôtesse au grand cœur.  
 J'aurais peine à trouver ton nom et ton village,  
 Mais j'emporte avec moi, comme une bonne odeur  
 Dont s'embaume et s'enchanté à jamais mon voyage,  
 Ce jour d'été, grondant d'une obscure chaleur,  
 Où tu nous convias au foyer qui t'abrite,  
 La mare somnolant sous les lentilles d'eau,  
 L'aire de pailles d'or jonchée, et le hameau  
 Où dans chaque maison la bienveillance habite,  
 Et dont la tulle fume avec tant de lenteur  
 Au-dessus de la haie épaisse et reverdie  
 Où l'azur par lambeaux s'égoutte de bonheur,  
 Qu'on voudrait y couler insensible sa vie...

Août 1907.

#### A LA SOURCE FONTÉLIE

à André Gide

Sous ta haute muraille où verdissent confus  
 Le lierre et le figuier sauvage aux bras touffus,  
 Parmi ta grotte épaisse et froide ensevelie,  
 Obscure et sans témoins, tu règnes, Fontélie,  
 Et, vers toi ramenant et croisant leurs détours,  
 Les femmes de la ville, à toute heure du jour,  
 Leurs cruches au long col à leur nuque penchantes,  
 Disposent une rampe élancée et mouvante  
 A l'escalier glissant, tortueux et secret,  
 Qui laisse pendre sur ton humide retrait  
 L'oblique et hasardeux abîme de sa pente.  
 Ta gloire te précède, insinuée et lente,  
 Et, d'aussi loin qu'il vienne, attire à sa rumeur  
 L'inquiet pèlerin que hâte la ferveur  
 De te voir au jour libre inépuisable dolore.  
 Mais il croit te surprendre, et te recherche encore,  
 Sincères de scruter une claire naissance  
 A travers les barreaux obstruant ta présence,  
 Et, pressentant tes eaux équivoques, à peine  
 Te discerne, à la fois reculée et prochaine,  
 Couche immobile et glauque affleurant à la pointe  
 D'une herbe par ton onde invisible rejointe,  
 Et qui force au regard d'hésiter la fontaine.  
 Déesse, ils t'ont contrainte et t'ont faite chrétienne,

Et, sur toi dirigeant d'injurieuses mains,  
 Comme un cloître muré ce temple souterrain  
 Où seules, désormais, aux fentes de la pierre,  
 Vous croissez, sombre foule, hélas ! pariétaires !  
 J'ai vu, j'ai vu percer du milieu de tes limbes,  
 Images qu'on devine au défaut de leur nimbe,  
 Les Saintes à qui fut ta source consacrée.  
 Elles vont s'effaçant, âmes décorporées,  
 Lassées de mesurer aux tiens leurs tristes charmes  
 Que ta limpide humeur goutte à goutte désarme,  
 Et, dans l'ombre muette et la roche absorbées,  
 Célébrant avec toi des noces dérochées,  
 Te résignent en paix leur longue patience,  
 Heureuses de se fondre à ta fluide essence.

Ainsi, dans ta caverne aveugle retirée,  
 Tu l'emportes, en vain captive et conjurée,  
 Arcadienne, ô toi dont le souhait jaloux  
 Fut de ne desserrer un seul jour tes genoux.  
 Comme au siècle où par l'ancre en silence pressée,  
 Et d'un trait fraternel purement caressée,  
 Tu ne pouvais souffrir qu'un mortel eût guetté,  
 Se trahissant à l'air, ta chaste nudité,  
 Ainsi, scellant la nymphe à tes flancs recelée,  
 Fidèles à ton vœu d'être toujours voilée,  
 Ils font, contre leur gré, se changer en honneur  
 L'offense convertie aux lois de ta pudeur  
 Par nul autre que toi réduite et dominée,  
 Et de tout soin profane à jamais détournée.  
 Je veux, un soir encore, entendre, ô Fontélie,  
 Dont j'aime aux yeux humains l'apparence abolie,  
 Sous ta voûte, du moins, offusquée et profuse,  
 S'égoutter sourdement la déesse recluse,  
 Et ses pleurs, affluant à des bouches d'airain,  
 Je veux sentir encore une pieuse main,  
 Avant qu'elle se trace un chemin par les dalles,  
 A mes doigts amicaux tendre leur eau lustrale.  
 Une face d'enfant magnifique et rieuse,  
 Sur le mur inclinant sa crête sourcilleuse  
 Où des flammes de pourpre éclatent au soleil,  
 Balancerait son fruit mûrissant et vermeil.  
 Et revêtant, comme une adamantine écorce,  
 Ta magnanimité, ta justice et ta force,  
 O Mère toujours vierge, ô Courage, ô Beauté,  
 J'élèverais bien haut, vers ton cœur indompté,  
 Mon cœur trempé trois fois à ta vertu profonde,  
 Substance incorruptible et divine du monde !

Lecture, Août 1907.

C'est le lendemain que nous abordâmes à ce mélancolique pays de pins alternés par endroits de chênes verts renflés en forme de quenouilles, qui se termine à Mont-de-Marsan, assise au confluent de deux rivières aux belles eaux transparentes et bruissantes. Avant d'y arriver, une panne étant survenue à la voiture, nous nous sommes assis, André Gide et moi, à l'ombre d'un sous-bois de pom-

miers sauvages et, la conversation étant tombée sur Virgile, pour lequel nous ressentions une admiration commune, nous nous en sommes récités des vers. C'est à ce moment-là, et sous les auspices de ce demi-dieu des poètes latins, me confiait Gide quelques années plus tard, qu'il sentit se déclencher entre nous cet accord parfait qui n'a jamais cessé d'y régner.

Confidence pour confiance, je lui dis à mon tour que, pour moi, ce parfait accord, bien que je ne le connusse pas encore (mais il y a de ces prédestinations), remontait à l'avant-dernier été où, souffrant d'une forte dépression nerveuse, j'avais pour tout bagage emporté à la montagne seulement deux livres, *Le Crépuscule des Idoles*, de Nietzsche, et *L'Immoraliste*. Fut-ce la bienfaisante et balsamique influence de la petite vallée pyrénéenne où j'étais, ou celle de ce livre amer et fort, qui agit sur vous à la façon d'un tonique ? Dans tous les cas, je m'en revins guéri. Ce n'est pas le moindre des bienfaits que je dois à André Gide.

Il y avait bien des jours que je n'avais pas reçu de nouvelles de Gide <sup>7</sup>, et je le savais depuis quelque temps assez souffrant, lorsque, brutalement, je fus informé de sa mort par la radio, au moment précis où j'allais lui envoyer mon plus récent recueil de vers, *La Chanson du Saule au Platane* <sup>8</sup>, qui porte à son centre, comme une sorte de Massif central, un long poème, *Été*, dédié précisément à André Gide <sup>9</sup> et qui, je crois, lui aurait plu, parce qu'il résume, tissé et tout enchevêtré à ses vers, le triple symbole de la lumière, de la poésie et de l'adolescence virile, soit les trois formes d'exaltation qu'il a le plus aimées dans sa vie.

#### ÉTÉ

A André Gide.

*A l'heure où vers midi toute chaleur converge,  
Un enfant nu qui rêve étiré sur la berge  
Hésite si c'est lui son image dans l'eau,  
Ou quel frisson d'abord de saule ou de roseau  
Entre eux s'invertissant au hasard sous la nappe,  
Lui renvoie, aussi peu qu'd ses yeux il échappe,  
Sa moindre ressemblance ou leur même reflet.  
Un autre se dénude à côté, qui se plaît  
A prévoir d'un regard complice à travers l'onde  
Peut-être en quelle trace évasive et profonde  
Iroit se convertir ses membres ingénus,  
Leur propre transparence enfin redevenus,  
Jusqu'd s'y délivrer de leur blancheur native.  
Ainsi toute une enfance écumeuse, captive  
De son jeu qui s'échange au loin selon l'instant,*

Soudain se multiplie et disperse en autant  
 De fontaines tantôt entre elles jaillissantes,  
 Cette rivière étroite et ses rives glissantes  
 D'immobile feuillée impénétrable au jour,  
 Puis s'allonge à leur suite et s'efface au détour,  
 Comme s'il ne restait de sa route oubliée  
 Qu'une algue intermittente à peine soucieuse  
 De poursuivre elle aussi sa flexible lenteur.  
 Cependant, accablé d'espace et de hauteur,  
 Midi se tait, s'élève et succombe en silence  
 A la satiété de sa longue indolence  
 Avec la pesanteur d'un essaim au soleil,  
 Qui, las de supporter son opaque sommeil,  
 Cède sans résistance à l'attrait de sa chute.  
 Au lieu de s'attarder dans sa vaine dispute,  
 Plus d'un divise alors l'envers de ces roseaux  
 Réfléchis au mirage insensible des eaux,  
 Et, de leur profondeur à son calme rendue,  
 Secouant son image un moment suspendue  
 Sur l'abîme après lui bientôt recommençant,  
 Émerge, et va chercher l'ombrage, ou s'avançant  
 D'un pas furtif parmi les rameaux vers l'orée,  
 Les écarte pour voir quelle fête dorée  
 S'entr'ouvre, et fait là-bas scintiller la saison.  
 Tant qu'à la fin leur troupe et sa tendre foison  
 De jeunes corps partout dressée ou répandue,  
 Eclate dans sa fleur diverse et confondue,  
 Où chacun, tour à tour par l'autre répété,  
 N'est plus qu'un seul enfant qui rumine l'été.

Été, gouffre massif renversé sur les cimes,  
 Qui ne laisses gravir les parois unanimes  
 De ton rigide azur sans borne ni milieu,  
 Qu'au risque de s'y fondre en atomes de feu,  
 Quel songe éveilles-tu dans cette chair première ?  
 Découvre-t-elle en toi le bourreau de lumière  
 Où son âme a déjà pressenti le vainqueur,  
 Qui, la tenant soumise au poids de sa rigueur,  
 Sans qu'il veuille jamais en dénouer l'étreinte,  
 La prépare d'avance à la juste contrainte  
 Que lui forge ici-bas la loi de son destin ?  
 Sinon, le souvenir d'un précoce matin  
 Lui rend-il, au delà des branches entrecloses,  
 Tel verger regorgeant d'abeilles et de roses,  
 Tout rumeur et parfum de chaleur étourdis,  
 Outre, avec ses fruits mûrs jusqu'à terre alourdis,  
 Le trésor que lui fait sa cueillaison pressante ?  
 Dans sa propre clarté presque disparaisante,  
 Là, comme s'évapore un subtil élément,  
 Toute pourpre de fleur se change innocemment  
 A l'éther virginal et couleur d'ambrosie,  
 Chaque ramure exhale, ivre d'être saisie  
 Par le jour en suspens, un reste de soupir,  
 Et l'enfant par degrés écoute s'assoupir  
 Son tranquille bonheur que l'azur émerveille,  
 Et l'été qui bourdonne alangué sous la treille  
 Au présage confus des sources et des bois,  
 Lui retentit au cœur pour la première fois.

Mais ici quel contraste, et qu'il vaste royaume  
 Où nulle floraison, prompte à s'ouvrir, n'embaume  
 La pénombre à l'éveil de sa divine odeur,  
 S'enfonce, approfondi sous l'épaisse verdure  
 De la seule futaie entre elle renaissante.  
 Or, sitôt qu'il franchit la marge finissante  
 Après laquelle il n'est d'autre limite au ciel  
 Qu'une égale torpeur d'azur essentiel,  
 Tendue à l'unisson de sa plus haute corde,  
 Sans crainte de se rompre une lyre s'accorde,  
 Qui chante, conjugués sur leurs modes jumeaux,  
 Arbres, à l'horizon, vos antres de rameaux  
 Renjermant dans leur sein leur noire incandescence,  
 Jusqu'à n'y séparer d'aucune déhiscence  
 Eux et midi qui brûle au faite de l'été.  
 N'entend-il pas dès lors, partout répercuté,  
 De sa naissance obscure à son terme suprême  
 Résonner plus avant l'unique et double thème  
 Qui va demain peut-être en un seul réunir,  
 L'intime adolescent qu'il se sent devenir,  
 Pour l'avoir trop longtemps en lui forgé d'avance ?  
 O naïve impudeur de ce corps sans défense,  
 Qui, se cherchant de loin, faune ou nymphe il ne sait,  
 Ni quel désir l'emporte et de quoi le pressait  
 Tout à l'heure l'ardeur de son sang juvénile,  
 N'aspire en attendant qu'au baiser versatile  
 Que l'espace amical prête à sa nudité !  
 Tout repose, et pourtant sous l'immobilité  
 Où retombe après lui ce tombeau de feuillage,  
 Il revient en esprit au fugitif sillage  
 Peuplé d'un souvenir de membres ondulants  
 Qui, d'avoir échangé des contours plus brûlants  
 Qu'il ne s'y déguisait de caprice ou de feinte,  
 Lui redoublent, au gré de leur fluide empreinte,  
 Le charme dans son âme imprégné pour toujours.  
 Qu'importe désormais qu'il reprenne le cours  
 Où dérive au lieu d'eux une onde fraternelle ?  
 Ne lui suffit-il pas, au visage fidèle  
 Que présente à ses yeux son démon familier,  
 Qu'il se soit en secret reconnu tout entier  
 A travers ce miroir de feu splendide et sombre,  
 Puisque plus rien ne reste enseveli dans l'ombre,  
 Jusqu'au dernier détour de l'abîme charnel,  
 Qui lui voile de près son être originel ?  
 Alors, moins palpitant de terreur que de joie  
 Devant l'homme futur que l'été lui renvoie,  
 Sans baisser la paupière il contemple ébloui,  
 Comme on ramène au jour un trésor enfoui,  
 L'amas intérieur de sa propre richesse,  
 Et, pour tenir enfin la suprême promesse,  
 Plus grave que l'amour, plus forte que la mort,  
 Qu'à ses prédestinés puisse faire le sort,  
 Bientôt il se surprend à sentir en lui-même  
 Sourdre et se propager l'innombrable poème  
 Dont le vague murmure accumulé tout bas  
 Va s'enfler d'heure en heure à chacun de ses pas.  
 Forme préexistante et nombre indivisible,  
 Apparence idéale et substance sensible,

De tout ce qui conspire à ton centre divin  
 La racine et la fleur, le principe et la fin,  
 La matière vivante et l'essence choisie  
 C'est toi, voluptueuse et sainte Poésie,  
 Qui l'inclines soudain à ce rythme absolu  
 Contre lequel jamais nul n'aura prévalu,  
 Fût-ce même le tien, ineffable Musique,  
 Et lui montres l'accès au cœur métaphysique  
 Où, rangeant sous ses lois tant de monstres divers,  
 Il rattache à son tour l'ordre de l'univers.  
 C'est en toi maintenant qu'il vient se reconnaître,  
 Toi, la source à la fois et la cime de l'Être,  
 Qui, te créant de rien, soumise seulement  
 À la nécessité de ton pur mouvement,  
 Ne te démêles plus de l'ivresse panique  
 D'où, sans faiblir, il jette un regard prophétique  
 Sur la suite des jours que lui garde le temps.  
 Toujours plus droit, plus haut, de son premier printemps  
 Au terme épanoui de son extrême automne,  
 Combien d'autres étés lui tressent leur couronne,  
 Qu'il voit se succéder saison après saison  
 Dans une interminable et chaude fenaison  
 Qui, dès qu'elle se fane, aussitôt renouvelle.

Ainsi, le cœur percé d'une flèche immortelle,  
 Il vous embrasse tous à mesure, retraits  
 Insinuants, fermés sur ces vallons secrets  
 Où Juin, appesanti d'arômes et d'herbages,  
 Demi-dieu qui trébuche au creux des pâturages  
 Dont l'entrave lui monte au-dessus des genoux,  
 Faire avec sa chanson un bruit sauvage et doux  
 De cigale confuse et de guêpe dormante,  
 Tandis qu'à ses regards la montagne fumante,  
 Comme un bûcher n'est plus que sa faible vapeur,  
 Transparent et s'exhale en tremblant de chaleur ;  
 Là, gardiennes aussi de l'ombre bienheureuse  
 Que se tisse à l'écart une églogue amoureuse  
 Attendant pour fleurir la fin des mois nouveaux,  
 Vous l'accueillez aussi, cavernes de sureaux,  
 Sous votre dôme obscur à vos flancs resserrées,  
 Comme à vos frondaisons obscènes et sacrées,  
 Figuiers où deux enfants, dans un mal embarras,  
 Sans pouvoir d'un seul joint déshabiller leurs bras,  
 Enchaînent de baisers, de peur qu'il ne s'échappe,  
 Le fantôme éternel de l'éternel Priape ;  
 Et vous, sombres tilleuls ou roseraie encore  
 Dont le miel pur distille une abondance d'or  
 Et de senteurs dans l'âme incertaine qui doute  
 Si l'amour a comblé le repos qu'elle goûte,  
 A moins qu'il ne soit plus qu'absence de désir,  
 Et, dans sa complaisance à ne le ressaisir  
 Que grâce à la langueur d'un sommeil sans pensée,  
 Ecoute, toujours plus indolente et pressée  
 Au fardeau d'un bonheur toujours plus engourdi,  
 En elle lentement couler l'après-midi.  
 N'est-ce pas vous déjà qui, gonflant sa poitrine  
 Au souffle insidieux de la brise marine,  
 Comme s'il revenait à son berceau natal,

Lui faites miroiter l'azur oriental,  
 Où l'invite, enivré d'un double appareillage,  
 Le frisson du navire et l'appel du voyage ?  
 Déjà vous l'entraînez vers le pays lointain,  
 Là-bas, où la fureur d'un soleil inhumain,  
 D'elle-même effacée à leurs traces perdues,  
 Accable sous son poids ces fauves étendues,  
 Stridentes à midi d'un silence embrasé,  
 Puis, après son déclin vers le coteau boisé,  
 Laisse, par la fissure oblique de sa chute,  
 Glisser la gorge étroite et renaître la flûte  
 Altermante selon le pas des chevriers.  
 C'est là qu'il ferait bon, lorsque les genévriers  
 Bleuissent de fraîcheur avec le jour qui tombe.  
 Sur un roucoulement d'invisible colombe,  
 Loin du monde chercher le calme des plateaux,  
 Et, l'oreille attentive aux cloches des troupeaux,  
 Surprendre la fumée ondoiyante de l'âtre  
 Où, poussant pas à pas ses ouailles, un pâtre  
 S'achemine, et rentré sous son toit, vient s'asseoir,  
 Tranquille auprès des siens pour le repas du soir.  
 A ce prix cependant, ne sait-il pas d'avance,  
 Dès qu'après lui la mer aura mis sa distance,  
 Quelle affreuse douceur, quel poison languissant,  
 Il traînera sans cesse instillés dans son sang,  
 Et plus tard, qu'au retour de sa belle aventure,  
 Quoi que fasse le temps pour fermer sa blessure,  
 Il fondra de tristesse au lointain souvenir  
 De ce qui fut un jour pour ne plus revenir.

Dès lors, pris d'un élan magnanime et superbe,  
 Comme pour dépasser la hauteur de sa gerbe,  
 Et tout entière au moins la mesurer des yeux,  
 Les deux bras grands ouverts et le front vers les cieus,  
 Il s'offre sans réserve au feu qui le dévore.  
 Plus il s'y sent brûler, plus il attise encore,  
 Ne pouvant le tarir ni s'en rassasier,  
 L'inextinguible horreur de son propre brasier,  
 Et, comblé maintenant du seul bien qu'il souhaite,  
 Il aspire à longs traits la divine conquête  
 Où son être, absorbé dans son même élément,  
 S'incorpore en retour le plus rare aliment  
 Qui le rende ici-bas à sa forme première.  
 Tu fais cela, tu fais ce miracle, lumière,  
 D'accomplir en un jour un enfant né d'hier,  
 Plus que s'il épuisait tout le sel de la mer  
 A tremper sa vigueur d'heure en heure croissante,  
 Car, ainsi qu'autrefois Déméter nourrissante  
 Exposait Démophon aux braises du foyer  
 Pour mûrir son génie et le purifier  
 De ce qui l'attachait à la mortelle engeance,  
 C'est par toi tout à coup qu'il a l'intelligence  
 Du sort initial qui le tient dans ses mains,  
 Et, l'ayant mis à part du reste des humains,  
 Le délivre aujourd'hui de toute incertitude.  
 C'est toi qui vas ourdir l'ardente solitude.  
 Où, tel un dieu captif de son destin caché,  
 Dans son exil splendide à jamais retranché,



Il portera sans cesse avec lui sur la terre  
 Son cœur enviroimé de son triple mystère.  
 Soit qu'au bout d'un enfer sublime et bestial  
 Il poursuive tantôt l'Eros primordial  
 Qui préside à l'amour unique et sans partage,  
 Soit, degrés par degrés et toujours davantage,  
 Qu'il s'efforce à ravir ce nombre harmonieux  
 Que sa bouche dispute au langage des dieux,  
 Tu réunis en lui leur trame continue,  
 O plus inaccessible à jamais d'être nue,  
 Lumière, et d'autant plus secrète à pénétrer  
 Qu'au lieu de t'y complaire et de t'en entourer,  
 Tu te montres de moins de voiles épaissie.  
 Qu'importe que parfois ta splendeur obscurcie  
 Laisse, pour l'éprouver, son éclat suspendu,  
 Ou peut-être à l'écart, de lui seul entendu,  
 Qu'à sa vaine rumeur nul écho ne réponde ?  
 Chaque fois, d'une voix plus haute et plus profonde,  
 Il entonne ta gloire, et dût-il y périr,  
 De plus près il s'obstine à te reconquérir,  
 Jusqu'à ce qu'à ton gré son accent prophétique  
 Rassemble de nouveau l'universel cantique  
 Où, se faisant de tout sa suprême unité,  
 Son être participe à ton éternité.  
 Qu'il regagne à présent le chemin de la rive,  
 Et, la face penchée au fil de l'eau décline,  
 Y regarde, s'il veut, son image affleurer.  
 Loin qu'elle recommence à ne lui figurer,  
 Sous le miroir épars d'une éternelle fuite,  
 Qu'une ombre alternative errante à sa poursuite,  
 Comme il s'est entre tous dans l'été reconnu,  
 Il se voit au contraire en elle contenu,  
 Le même, et désormais sans nulle différence.  
 Quelle onde mensongère, et sa brève apparence,  
 Maintenant que d'en bas le feuillage désert  
 Laisse glisser le soir par son faite entr'ouvert,  
 Saurait, fût-ce en passant, le reprendre à son piège ?  
 Quelque subtil démon qui surgisse et l'assiège,  
 Chair évanescente où rien ne transparait  
 Sauf le songe évasif d'un ancien regret,  
 Plainte de tourterelle ou frisson de ramure,  
 Lequel aurait raison de l'invincible armure  
 Que lui forge à son tour sa seule nudité ?  
 Qu'il s'enture plutôt de leur peuple enchanté,  
 Puisqu'ils sont aussi bien la promesse féconde  
 Où s'engendre pour lui la vision du monde,  
 Et qu'il peut du rivage affronter sans danger  
 L'intarissable cours que leur flot passager  
 Sur sa trace perfide à mesure dénombre.  
 Vienne la nuit tombante et sa molle pénombre  
 Si funeste à celui qui tarde trop longtemps,  
 Lui, ravi tout entier hors l'espace et le temps,  
 Depuis que d'un seul point de sa jeune existence  
 Il les a confondus dans sa même substance,  
 Leur esclave et leur maître ensemble et tour à tour,  
 Il n'est plus qu'un esprit de sagesse et d'amour  
 Que toute chose inspire et qui rend à chacune  
 Sa source originelle ou sa moindre fortune.

Et, sans crainte d'un sort qui lui soit inconstant,  
 Il reste solitaire et nu jusqu'à l'instant  
 Où, contre un ciel vermeil couleur de renoncule  
 Délicate et mourante avec le crépuscule,  
 Se ferme, entrelacée aux roseaux d'alentour,  
 La fleur du liseron qui ne dure qu'un jour.

## NOTES

1. Eugène Rouart, de trois ans plus jeune que Gide et de un an l'aîné d'Alibert, est en effet mort en 1936, à soixante-quatre ans. Gide était en U.R.S.S. lorsqu'il l'apprit, avec un mois de retard.

2. *L'Arbre qui saigne*, paru en mai 1907 à Carcassonne.

3. Écrit en 1904-05, le *Traité de la co-nnaissance au monde et de soi-même* fut publié par Claudel dans son *Art poétique* (Mercure de France, 1907). L'ach. d'imprimer du volume est du 8 juin 1907 : Alibert l'a donc lu dès sa parution, s'il est vrai que c'est bien lors de sa première rencontre avec Gide, en juillet de cette année-là, qu'il lui en a parlé.

4. Pour le récit de cette excursion, Alibert réutilise ici largement des pages — *Violons sur l'Adour*, et *Sur la terrasse de Lecture* — qu'il a jadis publiées et recueillies dans *Les Jardins de Salluste*.

5. Dans la traduction de Mallarmé.

6. Ce n'est pas dans *L'Occident*, mais dans *La Nouvelle Revue Française*, en février 1911, que parurent ces deux poèmes, recueillis l'année suivante dans *Le Buisson ardent*.

7. La dernière lettre de Gide à Alibert est datée : "18 ou 19 Nov. 50" ; Alibert y répondit le 25 novembre. Un mois plus tôt, Gide lui écrivait :

"La triste nouvelle de la mort de Bousquet a ramené ma pensée près de toi. Je voulais t'écrire aussitôt, mais j'étais à ce moment si souffrant, si fatigué (je vais un peu mieux depuis trois jours) que la moindre lettre me coûtait un effort insurmontable.

"[...] de plus en plus il me semble que je ne fais plus que semblant de vivre. A deux reprises, cet été, j'ai bien cru que je pliais bagages : cela se passait tout naturellement.

"[...] Il me semble que j'ai "fait mon plein" de toutes choses, plaisirs et tristesses, joies et indignations (ces derniers temps, surtout ces derniers, hélas !), et que les jours qui viennent ne peuvent plus m'apporter beaucoup de surprises (au surplus, j'en serais plutôt gêné), de sorte qu'il ne me reste plus qu'à partir. Les souvenirs de notre commerce restent parmi les plus charmants de ma vie — et je t'embrasse encore, en communion parfaite d'esprit et de cœur. [...]"

(Lettre du 21 octobre 1950, inédite.)

8. Quoique l'imprimeur de *La Chanson du Saule au Platane* — dernier recueil d'Alibert — ait omis d'y faire figurer la date de l'achèvement d'imprimer, celle-ci est le 19 février 1951, jour même de la mort de Gide. (Nous devons ce renseignement à M. Jacques Marlet,

co-directeur de la revue *Points et Contrepoints*, qui s'était ad-  
joint une collection poétique où furent publiés les trois derniers  
recueils d'Alibert.)

9. Ce poème avait d'abord paru en 1946 dans *L'Arche*. Gide a-  
vait alors écrit à son vieil ami :

"[...] j'ai eu grande joie à lire tes vers à moi dédiés. En  
as-tu jamais écrit de meilleurs ? Je ne sais. Mais jamais qui  
m'aient été plus droit au cœur. Ils me ravissent, m'enchantent ;  
et cette dédicace m'invite à les lire comme s'ils m'étaient direc-  
tement adressés. Je les ai lus dans le train qui m'a déposé à Paris  
avant l'aube, et t'écris aussitôt que je me suis retrouvé devant ma  
table. Le sinueux déroulement de tes vers me rappelle délicieuse-  
ment l'enveloppement flexible des phrases musicales de Chopin...  
[...]"

(Lettre du 16 septembre 1946, inédite.)

EN DIFFUSION
--------------

Le Secrétariat de l'AAAG est en mesure de fournir à nos Membres, avec une réduction nette de 20 % (franco de port et d'emballage) sur leurs prix de vente en librairie, tous les volumes publiés aux Éditions des Lettres Modernes dans la série annuelle *André Gide* et les collections *Archives André Gide* et *Bibliothèque André Gide* (ci-dessous entre parenthèses, les prix en librairie) :

## ANDRÉ GIDE

Cahiers annuels. Volumes 19 x 14 cm, sous couverture Balacron.

- 1 (1970). *Études gidiennes*. 192 p. (21 F) . . . . 16,80 F ou \$ 4.25
- 2 (1971). *Sur "Les Nourritures terrestres"*.  
200 p. (27 F) . . . . . 21,60 F ou \$ 5.50
- 3 (1972). *Gide et la fonction de la Littérature*.  
240 p. (34 F) . . . . . 27,20 F ou \$ 6.75
- 4 (1973). *Méthodes de Lecture*. 272 p. (43 F) . . . 34,40 F ou \$ 8.25
- 5 (1974). *Sur "Les Four-Monnayeurs"*. . . . . Sous presse

## ARCHIVES ANDRÉ GIDE

Collection non périodique. Volumes brochés, 18,5 x 13,5 cm.

1. Francis PRUNER, *La Symphonie pastorale de Gide : de la tragédie vécue à la tragédie écrite*. 1964, 32 p. . . . . Épuisé
2. Elaine D. CANGALON, *Techniques et personnages dans les récits d'André Gide*. 1970, 96 p. (11 F) . . . . . 8,80 F ou \$ 2.50
3. Jacques BRIGAUD, *Gide entre Benda et Sartre : un artiste entre la cléricature et l'engagement*. 1972, 80 p.  
(11 F) . . . . . 8,80 F ou \$ 2.50

## BIBLIOTHEQUE ANDRÉ GIDE

Collection non périodique. Formats divers.

1. Enrico U. BERTALOT, *André Gide et l'attente de Dieu*. 1967, un vol. relié toile, 22 x 14 cm, 261 p. (35 F) . . . . . 28 F ou \$ 7.00
2. André GIDE, *La Symphonie pastorale*. Édition critique avec introduction, variantes, notes, documents inédits, bibliographie, etc. 1970, un vol. sous couv. Balacron, 18 x 12 cm, 440 p. (30 F) . . . . . 24 F ou \$ 5.75
3. Claude MARTIN, *Répertoire chronologique des Lettres publiées d'André Gide*. 1971, un vol. sous couv. Balacron, 19 x 14 cm, 240 p. (70 F) . . . . . 56 F ou \$ 13.75
4. Philippe LEJEUNE, *Exercices d'ambiguïté : lectures de Si le grain ne meurt d'André Gide*. 1974, un vol. broché, 18 x 11,5 cm, 108 p. (25 F) . . . . . 20 F ou \$ 5.00

SUR LA LICE D'ARLES, DU CÔTÉ DES ALYSCAMPS :  
UNE CONFIDENCE D'ANDRÉ GIDE

par

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT

La première fois que nous nous sommes revus, André Gide et moi, après mon retour d'Orient, nous résolûmes d'un commun accord de nous retrouver chaque année dans une ville du littoral méditerranéen. Ce fut, en décembre 1920, Arles, puis successivement Nîmes, si j'ai bonne mémoire, Aigues-Mortes et le Grau-du-Roi, enfin Avignon. Si j'ai gardé entre autres, et si je transcris ici mes souvenirs de notre rencontre en Arles, c'est qu'elle se rattache pour moi à la confidence la plus pathétique que j'aie jamais reçue de Gide, et à laquelle certains écrits parus ces temps derniers, l'un notamment de Gide lui-même, *Et nunc manet in te*, semblent donner un renouveau d'actualité et justifier, dans une certaine mesure, les lignes qui vont suivre.

Nous ne nous étions pas revus, Gide et moi, depuis le mois d'avril 1917, époque de mon unique permission de détente, où, d'abord à Bagnols-de-Grenade, chez Eugène Rouart, à Carcassonne ensuite, nous eûmes le loisir de nous épancher en de longs et confidentiels entretiens. Il était à ce moment-là, à ma grande surprise (car c'était la première fois qu'il abordait avec moi ce genre de conversation dont je le croyais très éloigné), fort préoccupé du Diable ou, selon sa propre expression, du Malin, et de l'influence que le Prince des Ténèbres pouvait avoir sur toutes démarches intérieures et, par suite, sur l'enchaînement même de notre destinée. Et cela à propos de certaine liaison où il venait de s'engager et qui, je crois, plus que toute autre, a marqué son existence et a

influé sur sa vie. Je lui donnais la réplique du mieux que je pouvais, sûr quand même, malgré mon éducation catholique où le rôle de l'Esprit du Mal tint tant de place, de rester un peu en arrière, car nul n'avait plus d'art à donner à la conversation le tour spécieux qu'il fallait et les replis les plus subtils où elle pouvait s'embusquer. Ce n'est qu'une fois revenu en Orient que notre cause-rie me revint à la mémoire et que je lui écrivis, me souvient-il, une longue lettre où je vidais à mon tour le fond de mon sac. Quelle ne fut pas ma stupéfaction en recevant de lui une lettre où il me disait qu'il se préoccupait pour l'instant très peu du Diable, à moins qu'il ne l'eût délibérément mis dans son jeu.

Cette lettre, que je regrette de ne l'avoir pas conservée<sup>1</sup>, comme telles autres de Gide reçues pendant la guerre ! De quel jour n'éclairerait-elle pas ce qu'il y a toujours eu d'un peu contradictoire et ondoyant dans sa pensée ! Mais j'ai gardé le souvenir le plus net et le plus sûr de ce qui va suivre, et j'en garantis l'absolue authenticité.

J'ai l'air de me vanter en disant qu'André Gide n'avait pas de secrets pour moi. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'habitué à penser tout haut l'un devant l'autre, nous parlions librement et à cœur ouvert de tout et à propos de tout. Ce qu'il y a de moins sûr<sup>2</sup>, c'est que Gide, dans ses lettres, sauf à de rares exceptions, était très avare de confidences intimes. Au cours, en effet, d'une correspondance qui a duré près d'un demi-siècle, de 1907 à 1950 inclusivement, il lui est bien rarement arrivé de s'épancher par lettres, de donner sur sa vie intime et privée des détails significatifs qui fussent de nature à le révéler tout entier, alors que dans sa conversation avec ses vrais amis, il lui arrivait souvent de se livrer sans réserves. Or, depuis quelque temps, je sentais, à de certaines réticences, à de certains accents mystérieux, que quelque chose de grave se passait dans sa vie. Par exemple (lettre du 13 mars 1919) : *"De très graves et très tristes événements ont bouleversé ma vie ces temps derniers, j'ai même douté si jamais je remonterais à la surface..."* Ou encore (lettre du 6 novembre 1919) : *"Quel triste réconfort je t'apporte en te disant que je voudrais te parler longuement ; je crois que c'est l'ennui de ne pouvoir t'écrire suffisamment qui me fait me taire..."* Sa lettre du 2 mai 1920 y insistait encore : *"Me voici contraint de chercher une forme de*

*vie nouvelle, et je me sens décidé à tenter tout et n'importe quoi. Garde ce que je t'en dis, par pitié, et excuse ce que ces quelques phrases ont de mystérieux ; il faudrait tout un volume d'explications et je ne puis te les donner que de vive voix...*" Et enfin (15 juillet 1920) : *"Ah ! que de choses j'aurais voulu te dire, qui déjà s'enfoncent dans le passé ! et que je ne puis t'écrire. Je les garde au chaud. Au revoir ; au moins, tu sens bien, n'est-ce pas, que je suis autant que jamais ton ami..."* <sup>3</sup>

Ce je ne sais quoi d'équivoque, ce tour évasif ne laissait pas que de m'inquiéter. Pour que Gide m'écrivît sur ce ton, il fallait qu'il se passât dans sa vie quelque chose de dramatique, contre quoi je me sentais impuissant et dont mon amitié s'ingéniait à prendre par avance sa part, mais dont j'étais loin de soupçonner toute l'importance.

Enfin le moment, si impatiemment attendu de part et d'autre, de notre première rencontre après trois ans, arriva. Gide, débarqué en Arles le premier, m'attendait à la gare. La journée se passa tout entière à visiter cet incomparable musée qu'est Arles ; ce n'est que le soir, après dîner, que Gide commença de parler. Nous marchions lentement sur la lice par où l'on gagne le chemin qui descend aux Alyscamps ; nous longions la lisière d'un jardin public dont les feuillages débordaient à travers les barreaux de clôture. Tout m'est resté présent de cette soirée : la solitude et la tranquillité d'une petite ville qui se met au lit, la douceur, malgré l'hiver, de la température, la voix basse et profonde d'André Gide, son accent et surtout ses paroles. Il me parle de sa femme. Je sais quelle immense place elle a tenue dans sa vie, quel profond amour il ressent pour elle, les remords qui le torturent à l'idée qu'elle souffre par lui et par suite de l'impossibilité où il est de ne pas satisfaire à des désirs dont la réalisation est l'expression même de sa plus profonde vérité. Et peu à peu, il en vient à me dire ceci :

*— Je n'ai pas besoin de te rappeler la grande aventure sentimentale autant que sensuelle dont je t'ai fait part, bien incomplètement peut-être, aussi bien par conversation que par lettres, il y a trois ans, et qui fut cause qu'en juin 1918, nous partîmes pour l'Angleterre. Avant de quitter Cuverville, en faisant mes adieux à ma femme, je lui glissai entre les mains une lettre. A mon retour,*

sentant quelque chose de tendu dans l'attitude de ma femme qui ne lui était pas habituel et qui touchait à l'anormal, je n'en fis rien paraître pendant quelque temps ; puis, un beau jour, voulant en avoir le cœur net et pressentant que je mettais le doigt sur le point névralgique, je lui demandai la clef du tiroir où elle serrait toute la correspondance que nous avons échangée depuis bien des années et bien avant notre mariage, sous le prétexte de vérifier une date.

Alors elle me répondit : "Il est inutile que tu cherches ; j'ai tout brûlé.<sup>4</sup> Quand tu es parti pour l'Angleterre, j'ai cru mourir, tellement je me croyais abandonnée de tout. Si j'avais été catholique, je me serais réfugiée dans un couvent, et je ne t'aurais plus revu."

Alors, pendant quinze jours, j'ai erré dans la maison, sans savoir ce que je faisais, comme un fou...

Les lignes qui précèdent, je ne me dissimule pas qu'elles sont quelque peu dissemblables du récit que fait André Gide de l'incident survenu entre sa femme et lui, de la page 78 à la page 80 de *Et nunc manet in te* récemment paru.<sup>5</sup>

Je semble avoir beau jeu pour introduire dans le débat un fait nouveau que les deux principaux interprètes ne peuvent plus confirmer ni infirmer, puisqu'ils sont morts l'un et l'autre. En tout état de cause, je m'en tiens strictement au récit pur et simple que m'en a fait Gide, et je le tiens pour vraisemblable. Car enfin, à y bien réfléchir, outre que Madame Gide n'ignorait rien, disons : de la déviation sexuelle de son mari, elle n'en était probablement pas à sa première fugue à l'étranger ou sur place. Comment, alors, à propos de celle-là, expliquer chez elle un geste aussi décisif et d'une aussi exceptionnelle gravité, si on ne l'explique par cette lettre qu'il lui remettait avant de partir ? Que lui disait-il ? Je respectais trop sa délicatesse dans une matière aussi intime pour lui poser la moindre question à ce sujet, et il ne me l'a jamais dit. Y brûlait-il ses derniers vaisseaux ? Voyait-il dans un aveu fait à la dernière heure une occasion de libérer sa conscience et de mettre fin à une équivoque sur laquelle ils avaient si longtemps vécu l'un et l'autre ? Toutes les hypothèses sont permises, et aussi que la native droiture de Madame Gide s'insurgeait d'apprendre



que son mari jetât ainsi le masque, jusqu'à afficher une liaison publique avec un jeune homme qui était son proche parent<sup>6</sup>, ce qui devait constituer à ses yeux une manière d'inceste. J'ignore si Gide a fait à d'autres de ses amis la même confidence qu'à moi.<sup>7</sup> Dans tous les cas, je n'en ai jamais rien su, et je ne puis dire que ce que je tiens de sa bouche.

Quant à la dernière phrase de Madame Gide : "Si j'avais été catholique...", elle cadre trop d'abord avec ce que dit Gide dans *Et nunc manet in te* à propos du paroissial donné à sa femme par Ed-di Copeau<sup>8</sup>, et aussi avec ce que me disait Henri Ghéon, qui avait pour elle la plus grande admiration, qu'elle avait toujours à sa portée un paroissien romain. Il est vrai que c'était après la conversion de celui-ci, et que l'on pourrait l'accuser de ne plus voir les choses que d'un côté. Il est vrai encore qu'il y avait dans la famille Gide, à côté de nombre de protestants, quelques catholiques et protestants convertis au catholicisme<sup>9</sup>; et si l'on se reporte à la crise religieuse, si j'ose ainsi parler, de Gide, où Paul Claudel fut si étroitement mêlé, ne se peut-il pas encore que Madame Gide, n'eût-ce été qu'indirectement, y eût été tangente d'assez près et en eût conservé quelque contrecoup ?

Encore une fois, je n'avance rien ; je cherche tout simplement à démêler une différence de version qui peut avoir son importance, parce qu'elle est de nature à nous éclairer sur certaines profondeurs de l'âme féminine, et aussi sur bien des côtés du caractère d'André Gide, mais encore sur sa façon de comprendre celui de sa femme, et surtout sur la notion si controversée ces temps derniers de ce qu'on a appelé sa sincérité, laquelle n'est autre que la sincérité de l'artiste, de l'écrivain, et — pour employer un terme que je ne suis pas le premier à avoir en horreur, mais dont je suis bien obligé pour une fois de me servir — de l'homme de lettres.

## NOTES

1. Cette lettre n'a en effet pas été retrouvée, mais on en perçoit des échos dans la longue réponse qu'y fit Alibert (lettre du 27 juillet 1917).

2. *Sic, lapsus* du poète.

3. Tous ces extraits sont presque littéralement exacts.

4. On sait que Madeleine Gide n'a en réalité détruit que les

lettres de son mari ; toutes celles qu'elle-même lui avait écrites ont été conservées.

5. Référence à la première édition courante d'*Et nunc manet in te* (Neuchâtel et Paris : Ides et Calendes, 1951) = pp. 1145-6 dans le vol. *Journal 1939-1949 — Souvenirs de la Bibl. de la Pléiade*.

6. Alibert commet ici l'erreur, si largement répandue (v. BAAG n° 21, p. 4), qui fait de Marc Allégret un parent, un "neveu" de Gide.

7. On connaît les témoignages de Roger Martin du Gard et de Maria Van Rysselberghe, tous deux publiés dès 1956 par Jean Schlumberger dans son livre sur *Madeleine et André Gide* (pp. 183-200).

8. Seconde fille de Jacques Copeau, Edwige (dite *Edi*), née en 1905, entrée à vingt-cinq ans chez les Bénédictines missionnaires. De Madeleine, Gide écrivait en effet dans *Et nunc...* : "*Je doutais si peut-être, ne pouvant entrer dans les ordres et "prononcer des vœux" comme venait de faire Eddi Copeau que sans doute elle envoyait secrètement, elle n'avait pas du moins fait vœu de s'astreindre à de menues obligations quotidiennes [...]. Elle était habituée à sa bible et au paroissial que lui avait donné Eddi Copeau avant d'entrer dans les ordres.*" (Pp. 1140-1.)

9. Rappelons qu'un oncle maternel de Gide, Henry Rondeaux (1825-1882), avait abjuré le protestantisme, épousé une catholique, et que toute sa descendance, nombreuse, était catholique. D'autre part, la cousine et belle-sœur de Gide, Valentine Gilbert, s'était également convertie au catholicisme après son veuvage, en 1911.

BIBLIOGRAPHIE  
DE  
FRANCOIS-PAUL ALIBERT

I  
LES LIVRES

1. *L'ARBRE QUI SAIGNE. Poèmes.*  
Carcassonne : Servièrè & Patau, Imprimeurs, 1907.  
Un vol. br., 25 x 16 cm, 140 p., sous couv. verte. Ach. d'im-  
pr. : 2 mai 1907.  
Tirage : 10 ex. sur Papier à la forme  
100 ex. sur Alfa  
Epigraphe du recueil : *Pourquoi me déchires-tu ? DANTE.*  
Table des poèmes : *L'Arbre qui saigne. Musique de chambre. Le  
Balcon sur le lac. Divertissement triste. Le Cloître aux colonnes  
de rose. La Mort du Lièvre. La Villa qui s'ouvre au passant. Pianos  
d'été. Le Paysage à la source. L'Eglogue nue. Le Toit. L'Écorché.  
Marsyas aux Enfers. La Muraille ailée. Harmoniques. Des Masques  
dansent. Le Feu de joie de la Saint-Jean. Les Cloches reviennent de  
Rome. Le Bateau chargé d'oranges. La Procession passe. A mon Père.*
2. *LA TERRE DE L'AUDE.*  
Paris : Bibliothèque de *L'Occident*, 1907.  
Un vol. br., 25 x 16 cm, VI-27 p., sous couv. rouge. Ach.  
d'impr. : s.d.  
Tirage : 5 ex. sur Japon (num. 1 à 5)  
15 ex. sur Hollande Van Gelder (num. 6 à 20)  
130 ex. sur Vélín (num. 21 à 150)  
La dédicace du livre (*A Eugène Rouart*) est imprimée au-dessus  
du faux-titre, p. V.  
Le texte est daté *in fine*, p. 26 : *Octobre 1906.*
3. *LE BUISSON ARDENT.*  
Paris : Bibliothèque de *L'Occident*, 1912.  
Un vol. br., 25 x 16 cm, II-147 p., sous couv. verte. Ach.  
d'impr. : s.d.  
Tirage : 10 ex. sur Papier du Japon (num. I à X)  
40 ex. sur Vergé d'Arches à la forme (num. XI à L)  
250 ex. sur Vélín (num. 1 à 250)

Épigraphe du recueil : *Encore plus de lumière !* GOETHE.

Table des poèmes : *Le Buisson ardent. L'Arbre qui file. Le Verger. L'Offrande. L'Heure virgilienne. La Fontaine d'Apollon. Fons saulsuæ. Le Calice effeuillé. A la Source Fontélie. Le Christ à la colonne. Thème ludovisien. La Plainte des fontaines. Calypso. Les Cyprès de Saint-Jean. Bucolique. A André Chénier. Daphné. La Fontaine mortelle. L'Ormeau. Alexandre mourant. Les Roses et Les Cyprès. Le Jardin de la fontaine. Aux Arènes de Nîmes, une femme dansait. La Barque vivante. Le Village au bord de la route. Bagnols-de-Grenade. Pâques mouillées. Les Hauteurs battues par le vent. Lundis de Pâques. Le Miracle des roses. A l'Hôtesse inconnue. A un ami mort. Le Bel Automne. Stances à la Ville de Toulouse.*

4. LA COMPLAINTÉ DU CYPRÈS BLESSÉ. Poèmes.

Carcassonne : Pierre Polère, Imprimeur-éditeur, 1920.

Un vol. br., 25 x 16,5 cm, 44 p., sous couv. verte. Ach. d'impr. : s.d.

Tirage : non précisé.

Dédicace du recueil (p. 5) : *A ceux dont Les restes chéris m'attendent dans le petit cimetière de Grèzes.*

Table des poèmes : I. *La Prière à travers la mer.* — II. *Le Voyageur au Cyprés.* — III. *Le Retour au jardin natal.*

5. LE DEUIL DES MUSES. Prologue en un acte, en vers. Récité au Théâtre Antique d'Orange, le 1<sup>er</sup> Août 1921, en hommage à Lionel des Rieux et aux Écrivains morts pour la France.

Carcassonne : Pierre Polère, Imprimeur-éditeur, 1921.

Un vol. br., 25 x 16,5 cm, 22 p., sous couv. verte. Ach. d'impr. : s.d.

Tirage : non précisé.

6. MARSYAS OU LA JUSTICE D'APOLLON. Drame satyrique en trois actes et un prologue.

Carcassonne : Pierre Polère, Imprimeur-éditeur, 1922.

Un vol. br., 25 x 16,5 cm, IV-102 p., sous couv. brune. Ach. d'impr. : s.d.

Tirage : 2 ex. sur Whatman (num. I et II)

6 ex. sur Japon impérial (num. III à VIII)

6 ex. sur Hollande antique de Van Gelder (num. IX à XIV)

6 ex. sur Hollande blanc de Van Gelder (num. XV à XX)

300 ex. sur Papier vélin (num. I à 300)

Dédicace (p. 5) : *Animulæ Filioli Joannis-Mariæ Dilectissimæ Sacrum.*

Épigraphes (p. 7) : *Apollon, une fois enaore, est le thème doré. John KEATS. — Que diverse est la chance et l'attente peu sûre, / Alors que nous passons la commune mesure ! Jean MORÉAS. — Seigneur, il te fallait que je souffrisse jusqu'à la mort. Charles MAURRAS.*

7. ODES. Avec un portrait de l'auteur gravé au burin par J.E. Labourneur.

Paris : Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1922 (Coll. "Une œuvre, un portrait").

Un vol. br., 18 x 13 cm, 77 p., sous couv. verte. Ach. d'impr. : 20 septembre 1922.

Tirage : 15 ex. sur Japon impérial, accompagnés d'une épreuve à grandes marges sur japon à la forme, numérotée et signée par l'artiste (marq. A à O)

35 ex. sur Vergé d'Arches, hors commerce (num. I à XXXV)

1000 ex. sur Vergé d'Arches (num. 1 à 1000)

Table des poèmes : *Ainsi tombent Les feuilles. La Vigne et Le Cyprès. Stances à de beaux yeux absents. Stances à La Fontaine de Vaucluse. Limbes. Ode érotique. Oaristys. Stances à La Fontaine de Nîmes. Nocturne. Stances à la rivière Sorgue.*

#### 8. ÉGLOGUES. Poèmes.

Paris : Librairie Garnier frères, 1923 ("Bibliothèque poétique de la Muse Française").

Un vol. br., 20 x 14 cm, 119 p., sous couv. bleu-gris. Ach. d'impr. : janvier 1923.

Tirage : 10 ex. sur Papier pur fil

600 ex. sur Papier vergé (num. 1 à 600)

Dédicace du recueil (p. 7) : *A André Gide.*

Épigraphes du recueil (p. 9) :

*Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori,  
Hic nemus...*

VIRGILE.

*Mais pourquoi chanté je ainsi  
Me plaignant du grief souci  
Où mon cœur est obstiné,  
Puisqu'à ce grand malheur cy  
Les cieux m'ont prédestiné ?*

Pontus de THYARD.

Table des poèmes : *La Source. La Danse de Silène. Les trois Parques. Dimanche. La Mère coupable. Mara aux yeux de chèvre. Mélancolie d'été. Les Herbes de la Saint-Jean. Il neige sous les saules. Incantation. La Danse sur la prairie. Dies Veneris. Fontaines. Funérailles blanches. La Lampe dans la nuit. Douce-Amère. Les Voix à la fontaine. Le Puits d'Éliézer. Clair de lune. Mélancolie d'automne. Épithalame. L'Enfant aux abeilles. Le Verger abandonné. Les Charbonniers. Lavandières. Chanson triste. La Colombe. L'Églantier. Chœur nuptial. La jeune Sœur. Le Cimetière au crépuscule. La dernière Églogue de Virgile.*

#### 9. ÉLÉGIES ROMAINES. Avec un portrait de l'auteur gravé par Jean Aubert.

Paris : Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1923 (Coll. "Une œuvre, un portrait").

Un vol. br., 18 x 13 cm, 83 p., sous couv. brune. Ach. d'impr. : 10 décembre 1923.

Tirage : 12 ex. sur Vieux Japon teinté, accompagnés d'une épreuve à grandes marges sur vieux japon teinté numérotée et signée par l'artiste (marq. A à L)

35 ex. sur Vergé Navarre, hors commerce (num. I à XXXV)

500 ex. sur Vergé Navarre (num. 1 à 500)

Dédicace du recueil (p. 7) : A Eugène Rouart.

Épigraphes du recueil (p. 9) :

*Scilicet et rerum facta est pulcherrima Roma.*  
VIRGILE.

*Silence ! le temps n'est plus, et vous m'enlacez, Longues tresses de Rome !*

GËTHE.

*Salut, Rome, ô toi si douce et si terrible ! Salut, Rome unique, unique patrie de mon âme.*

D'ANNUNZIO.

*Il fait nuit : voici que s'élève plus haut la voix des fontaines jaillissantes. Et mon âme, elle aussi, est une fontaine jaillissante.*

*Il fait nuit : voici que s'éveillent tous les chants des amoureux. Et mon âme, elle aussi, est un chant d'amoureux.*

NIETZSCHE.

Table des poèmes : *Soir de brume. Musiques anciennes. Sagesse de Tibur. Faunes danseurs. Nocturne. Cueillons l'heure. Le Tombeau de John Keats. Souhait posthume. Tu Marcellus eris. Le Laurier du Forum. Féries Latines. Prière aux Dieux de Rome.*

#### 10. LE CANTIQUÉ SUR LA COLLINE.

Paris : A la Cité des Livres, 1924.

Un vol. br., 21 x 14 cm, X-73 p., sous couv. crème. Ach. d'im-  
pr. : 10 mai 1924.

Tirage : 5 ex. sur Grand Vergé de Hollande (num. 1 à 5)

20 ex. sur Vélin bleu de Rives (num. 6 à 25)

500 ex. sur Vergé d'Arches à la forme (num. 26 à 525)

25 ex. sur papiers divers, hors commerce (num. 1 à  
XXV)

Épigraphe du recueil (p. IX) :

*Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,  
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,  
Comme un essaim chantant d'histriens en voyage  
Dont le groupe décroît derrière le coteau.*

VICTOR HUGO.

Table des poèmes : *Le Cantique sur la colline. Déjanire au Centaure. Syrinx. Caeruleum Mare. Le Délaissement d'Ariane. La Veillée de Saint-Jean. Printemps sur la Moselle. La Fête nocturne. Inscrition pour le tombeau d'un musicien. Brocéliande.*

#### 11. LA GUIRLANDE LYRIQUE.

Paris : Librairie Garnier frères, 1925 ("Bibliothèque poétique de la Muse Française").

Un vol. br., 20 x 14 cm, 144 p., sous couv. jaune. Ach. d'im-  
pr. : février 1925.

Tirage : 30 ex. sur papier pur fil

600 ex. sur papier vergé

Dédicace du recueil (p. 7) : A André Thérive.

Table des poèmes : *LA GUIRLANDE LYRIQUE* : Dédicace. Premier Printemps. La Marguerite des sables. Chanson pour un ami défunt. La Course d'Orion. La Fête du Printemps. La Treille en fleur. Pastorale. Printemps, automne. Hélène et les vieillards. Souvenir. — MILO : *Le Bateau dans la rade. Le Palmier de Délos. La Prairie au bord de la mer. Antimilo. Midi. Cavernes sous la mer. Autant en em-*

porte le vent. *Vénus Anadyomène. Milo.* — REFLETS DANS L'EAU : *Après-midi. La Symphonie nocturne. Sous l'orage. Cyprès. Nocturne. Le Miroir ardent. Nuit d'étoiles. Stances à l'automne. Le Marécage au crépuscule. La Couronne de lierre.*

12. *LES DIOSCURES. Hommage aux Frères Mounet. Prologue récité devant le Mur d'Orange, le 1<sup>er</sup> Août 1925, par les Artistes de la Comédie-Française.*

Carcassonne : Pierre Polère, Imprimeur-éditeur, 1925.

Un vol. br., 25 x 16,5 cm, 28 p., sous couv. orange. Ach. d'impr. : s.d.

Tirage : 4 ex. sur Whatmann (num. 1 à 4)

2 ex. sur Hollande V n Gelder (num. 5 et 6)

9 ex. sur Vélin pur fil Lafuma (num. 7 à 15)

ex. sur papier ordinaire (tirage non précisé)

La plaquette est signée par deux auteurs : *François-Paul ALIBERT et Jean HERVÉ, Sociétaire de la Comédie-Française.*

Indication *in fine* (p. 28) : *Carcassonne, le 20 Juin 1925.*

13. *CHARLES BORDES A MAGUELONNE. Décoration de Jos Jullien.*

St-Félicien-en-Vivaraïs : Au Pigeonnier — Paris : Maison du Livre Français, 1926 (Coll. "Jeux et Travaux").

Un vol. br., 14,5 x 10,5 cm, 62 p., sous couv. blanche avec vignette. Ach. d'impr. : 27 février 1926.

Tirage : 30 ex. sur Vélin de Madagascar (num. 1 à 30, dont les cinq derniers hors commerce)

50 ex. sur Vélin ancien de Vidalon (num. 31 à 80, dont les cinq derniers hors commerce)

350 ex. sur Vélin teinté de Vidalon (num. 81 à 410, dont les vingt derniers hors commerce)

850 ex. sur Vergé Montgolfier d'Annonay (non num.)

Dédicace (p. 9) : *A La mémoire de Victor Gastilleur, par qui j'ai connu Charles Bordes.*

14. *LE CHEMIN SUR LA MER suivi de FENÊTRE et de SULAMITE.*

Paris : Éditions des Cahiers Libres, 1926 ("Collection de l'Horloge").

Un vol. br., 19 x 14 cm, 47 p. non numérotées, sous couv. bleue avec étiquette de titre blanche. Ach. d'impr. : 8 mai 1926.

Tirage : 11 ex. hors commerce

25 ex. sur Normandy teinté

200 ex. sur Hollande de Rives

15. *LA PRAIRIE AUX NARCISSES. Édition ornée d'un frontispice de Manolo.*

Marseille : Les Cahiers du Sud, 1927 (Coll. "Poètes" n° 5).

Un vol. br., 19 x 14 cm, 79 p., sous couv. crème. Ach. d'impr. : 10 mai 1927.

Tirage : 11 ex. sur Madagascar (num. I à XI)

21 ex. sur Hollande (num. 1 à 21)

500 ex. sur Alfa (num. 22 à 521)

Dédicace du recueil (p. 11) : *Dilectissimæ Sorori.*

Table des poèmes : *La Prairie aux Narcisses. La Passante endormie. Le Puits et Le Laurier. Le Bois vierge.*

## 16. LA COURONNE DE ROMARIN.

Nîmes : Chez Jo Fabre, A l'Enseigne de la Fantaisie, 1927  
 ("Gahiers du Capricorne" n° 7).

Un vol. br., 22 x 17 cm, 115 p., sous couv. bleue. Ach. d'im-  
 pr. : 12 mai 1927.

Tirage : 3 ex. sur Japon impérial (num. 1 à 3)  
 25 ex. sur Hollande Van Gelder (num. 4 à 28)  
 450 ex. sur Vélin Alfa (num. 29 à 478)

Dédicace du recueil (p. 5) : A Joë Bousquet.

Table : *La Couronne de Romarin. Gœthe aux Jardins de Nîmes. La Danse d'Avignon. Le Secret d'Arles. Un soir, aux Alyscamps. La Cantate Ludovisienne.*

## 17. LES JARDINS DE SALLUSTE.

Carcassonne : Éditions Alfred Gally, 1927.

Un vol. br., 20 x 14 cm, VIII-206 p., sous couv. crème. Ach.  
 d'impr. : s.d.

Tirage : 6 ex. sur Japon impérial (num. 1 à 6)  
 50 ex. sur Vergé d'Arches (num. 7 à 56)  
 450 ex. sur Vélin bouffant (num. 57 à 506)

Dédicace du recueil (p. VII) : A Eugène Marsan.

Épigraphe du recueil (p. VIII) : ..... *il y a des endroits de la terre si beaux qu'on a envie de la serrer contre son cœur. Gustave FLAUBERT.*

Table : *Les Jardins de Salluste. Violons sur l'Adour. La Route d'Éleusis. Sur la terrasse de Lectoure. La Conque d'or. Une visite à Jean-Dominique Ingres. La Ceinture d'Aphroïte. Toulouse couronnée de violettes. Une visite à Pierre Puget.*

## 18. TERRE D'AUDE. Nouvelle édition. Avec une préface inédite de l'auteur.

Carcassonne : Librairie Louis Gally, s.d.

Un vol. br., 19 x 14 cm, XVI-61 p., sous couv. grise. Ach.  
 d'impr. : s.d.

Tirage : non précisé.

Dédicace de la Préface (p. I) : A Eugène Rouart.

Texte daté *in fine* (p. 61) : *Octobre 1906.*

## 19. LA RENAISSANCE DE LA TRAGÉDIE. Dessin au trait de Germaine Caussignac.

Carcassonne : Éditions d'art Jordy, s.d.

Un vol. br., 21 x 16 cm, IV-88 p., sous couv. crème. Ach.  
 d'impr. : s.d.

Tirage : 3 ex. sur Japon avec une suite de la gravure dont 2  
 ex. nominatifs (num. I à III)

11 ex. sur Hollande, réservés au groupe de la Porte  
 d'Aude (num. IV à XIV)

7 ex. sur Japon avec une suite de la gravure (num.  
 1 à 7)

29 ex. sur Hollande (num. 8 à 36)

50 ex. sur Arches (num. 37 à 86)

250 ex. sur Lafuma (num. 87 à 336)



Dédicace : *A la chère mémoire de mon ami très regretté René Fons mort trop tôt pour avoir vu son nom inscrit en tête de cet es-sai.*

Table des chapitres : *La Renaissance de La Tragédie. — I. L'Opéra. Les Hérétiques. — II. Le Mythe. Prométhée. — III. L'Histoire. Simon de Montfort. — IV. La Légende. Les Fées. — V. La Chanson populaire. Le Bowvier.*

20. *PARIS COULEUR DE TEMPS.*

Paris : Éditions des Trois Cyprès, 1928.

[Nous n'avons pu avoir en mains jusqu'ici aucun exemplaire de cet ouvrage, et en réservons donc la description.]

21. *LES PLUS BEAUX POÈMES DE FRANÇOIS-PAUL ALIBERT. Avec un poème inédit et un portrait de l'auteur. Préface d'André Thérive.*

Carcassonne : Éditions Louis Gally, 1929.

Un vol. br., 25 x 16 cm, VIII-144 p., sous couv. bleue. Ach. d'impr. : s.d.

Tirage : 5 ex. sur Japon (num. 1 à 5)  
10 ex. sur Vergé d'Arches (num. 6 à 15)  
385 ex. sur Vélín (num. 16 à 400)

Table du recueil : *Préface. L'ARBRE QUI SAIGNE : A mon Père. La Muraille ailée. — LE BUISSON ARDENT : Le Buisson ardent. L'Arbre qui file. Thème ludovisien. Fons salsulae. L'Ormeau. — LA COMPLAINTÉ DU CYPRÈS BLESSÉ : La Prière à travers la mer (fragment). Le Voyageur et Le Cyprès (fragment). Le Retour au Jardin natal (fragment). — MARSYAS OU LA JUSTICE D'APOLLON : Prologue. — ODES : Limbes. Ode érotique. Oaristys. Nocturne. — ÉGLOGUES : Dimanche. Fontaines. Mara aux yeux de chèvre. Incantation. Il neige sous les saules. Clair de lune. Chanson triste. La Colombe. La jeune Sœur. — ÉLÉGIES ROMAINES : Cueillons l'heure. Tu Marcellus eris. Prière aux Dieux de Rome. — LE CANTIQUÉ SUR LA COLLINE : Syrinx. — LA GUIRLANDE LYRIQUE : Dédicace. Autant en emporte le vent. Après-midi. Nocturne. Cyprès. Stances. à l'automne. La Couronne de lierre. — LE CHEMIN SUR LA MER : Fenêtre. — LA PRAIRIE AUX NARCISSES : La Passante endormie. — POÈME INÉDIT : Peupliers au Crépuscule.*

22. *LES AMANTS DE RAVENNE. Drame en quatre actes et neuf tableaux en prose, avec un prologue et un épilogue d'après la Divine Comédie. Représenté pour la première fois le 14 Juillet 1929 au Théâtre antique de la Cité de Carcassonne.*

Carcassonne : Gabelle, 1929.

Un vol. br., 18 x 12 cm, 127 p., sous couv. gris bleuté. Ach. d'impr. : s.d.

Tirage : 10 ex. sur Hollande Van Gelder  
40 ex. sur Pur fil Lafuma  
450 ex. sur Bouffant

Dédicace (p. 7) : *A Madame Albert Tomey.*

Préface (pp. 9-22) datée *in fine* : *Carcassonne, 17 juin 1929.*

23. *LE TOMBEAU DE RONSARD. Bois gravés de Francine Bensa.*

Sainte Marguerite de la Mer : Éditions des Îles de Lérins, 1929.

- Un vol. br., 20 x 15 cm, 27 p. non numérotées, sous couv. grise. Ach. d'impr. : 30 août 1929.  
Tirage : 1 ex. sur Japon nacré (marqué A, pour M. Charles Frot)  
3 ex. sur Japon impérial (num. 1 à 3)  
27 ex. sur Vergé ombré de Montval (num. 4 à 30)  
83 ex. sur Algue des Iles (num. 31 à 113)
24. *LA LEÇON TRAGIQUE D'ORANGE.*  
Carcassonne : Éditions Gabelle, 1929.  
Un vol. br., 19 x 13 cm, 79 p., sous couv. brune. Ach. d'impr. : 7 novembre 1929.  
Tirage : 15 ex. sur Pur fil Lafuma (num. 1 à 15)  
450 ex. sur Vélin bouffant (num. 16 à 465)  
Dédicace (p. 7) : *A Madame Segond-Weber, Ange gardien, Muse et Madone du Théâtre Antique d'Orange.*  
Texte daté *in fine* (p. 77) : *Carcassonne, septembre 1929.*
25. *LE CYCLE DE SHAKESPEARE AU THÉÂTRE DE LA CITÉ.*  
Carcassonne : Éditions Gabelle, 1930.  
Un vol. br., 19 x 13 cm, 84 p., sous couv. verte. Ach. d'impr. : 29 janvier 1930.  
Tirage : 3 ex. sur Japon impérial (num. I à III)  
10 ex. sur Pur fil Lafuma (num. IV à XIII)  
500 ex. sur Vélin bouffant (num. 1 à 500)  
Dédicace (p. 7) : *A Jean Hervé.*  
Texte daté *in fine* (p. 82) : *Août 1929.*
26. *EN MARGE D'ANDRÉ GIDE. Portrait et fac-similé de l'auteur.*  
Paris : Les Œuvres Représentatives, 1930.  
Un vol. br., 18 x 14 cm, 197 p., sous couv. crème. Ach. d'impr. : 25 mars 1930.  
Tirage : non précisé (2500 ex. sur papier ordinaire et 100 ex. sur Surglacé Prioux)  
Dédicace (p. 9) : *A Jean Schlumberger.*
27. *PIERRE PUGET. Avec 60 planches hors-texte en héliogravure.*  
Paris : Éditions Rieder, 1930 (Coll. "Maîtres de l'Art ancien").  
Un vol. relié, 20 x 15,5 cm, 64 p. + pl., sous couv. verte. Ach. d'impr. : septembre 1930.  
Tirage : non précisé.
28. *LA PLAINTÉ DE CALYPSO suivie de LA COMPLAINTÉ DU CYPRÈS BLESÉ.*  
Paris : Garnier éditeur, 1931 (Coll. "La Muse Française").  
Un vol. br., 20 x 14 cm, 99 p., sous couv. grise. Ach. d'impr. : février 1931.  
Tirage : 10 ex. sur papier Pur fil  
600 ex. sur papier Vergé Alfa  
Dédicace (p. 7) : *A Ernest Brouillard.*  
Table des poèmes : *LA PLAINTÉ DE CALYPSO : Une déesse gémit*

*dans l'ombre. Sulamite. Vers la cime. Un berger parle à la déesse. Neiges d'antan. Adieu, maison. L'adieu de Calypso. — LA COMPLAINTÉ DU CYPRÈS BLESSÉ : La Prière à travers la mer. Le Voyageur et le Cyprés. Le Retour au Jardin natal.*

29. *LE SUPPLICE D'UNE QUEUE. Avec un frontispice gravé à la pointe-sèche.*

Sans lieu ni nom d'éditeur, 1931.

Un vol. br., 15,5 x 11 cm, VI-98 p., sous couv. verte. Ach.

d'impr. : s.d.

Tirage : 1 ex. sur Chine

89 ex. sur Vergé d'Arches

Le volume est sans nom d'auteur. Certains ex. ont une couverture rose muette.

30. *ÉPIGRAMMES.*

Paris : Garnier éditeur, 1932 (Coll. "La Muse Française").

Un vol. br., 20 x 14 cm, 131 p., sous couv. grise. Ach. d'im-

pr. : juin 1932.

Tirage : 10 ex. sur papier Pur fil

600 ex. sur papier Vergé

Dédicace du recueil (p. 3) : *A Maurice Guilhot.*

Épigraphes du recueil (p. 7) :

*Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,*

*Assise auprès du feu, dévidant et filant,*

*Direz, chantant mes vers, et vous émerveillant :*

*Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.*

*Pierre de RONSARD.*

*Ici, avec un morceau de pain, sous les branches,*

*Un flacon de vin, un livre de vers,*

*Et toi devant moi chantant dans le désert,*

*Et le Désert sera mon Paradis. Omar KHAYYAM.*

*Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine,*

*Puisque j'ai dans mes mains posé ton front pâli,*

*Puisque j'ai respiré parfois ta douce haleine,*

*De ton âme parfum dans l'ombre enseveli,*

*Je puis maintenant dire aux rapides années :*

*Passez, passez toujours, je n'ai plus à vieillir.*

*Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées.*

*J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir.*

*Victor HUGO.*

31. *LE CYCLOPE. Drame satyrique en un acte, en vers, adapté d'Euripide, représenté pour la première fois au Théâtre Antique de la Cité le 13 juillet 1932.*

Carcassonne : Gabelle, 1932.

Un vol. br., 20,5 x 14 cm, 65 p., sous couv. rouge. Ach. d'im-

pr. : s.d.

Tirage : 10 ex. sur Arches (num. I à X)

450 ex. sur Vélin bouffant (num. 11 à 460)

Dédicace (p. 7) : *A Joseph Génie.*

Préface datée *in fine* (p. 23) : Carcassonne, 16 avril 1932.

32. *LA MORT D'ORPHÉE. Tragédie en trois actes, en vers, représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre Antique de La Cité de Carcassonne le 13 Juillet 1934.*

Carcassonne : Gabelle, 1934.

Un vol. br., 21 x 14 cm, 100 p., sous couv. rouge. Ach. d'im-  
pr. : s.d.

Tirage : 10 ex. sur Arches (num. I à X)

450 ex. sur Vélin bouffant (num. 11 à 460)

Dédicace (p. 3) : *Au Docteur Albert Tomey.*

33. *LES BACCHANTES. Tragédie en trois actes, en vers, d'après Euripide, représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre du Comminges à Saint-Gaudens, le 22 Juillet 1934.*

Carcassonne : Gabelle, 1934.

Un vol. br., 21 x 14 cm, 102 p., sous couv. verte. Ach. d'im-  
pr. : s.d.

Tirage : 10 ex. sur Lafuma (num. I à X)

290 ex. sur Vélin bouffant (num. 11 à 300)

Dédicace (p. 5) : *A Maurice Sarraut.*

34. *DISSONANCES.*

Carcassonne : Gabelle, 1935.

Un vol. br., 21 x 14 cm, 117 p., sous couv. bise. Ach. d'im-  
pr. : s.d.

Tirage : 10 ex. sur Arches (num. I à X)

210 ex. sur Vélin bouffant (num. 11 à 220)

Dédicace du recueil (p. 5) : *A Madame Yvonne Rouart.*

Table des matières : *Chopin. Musique russe. L'Élégiacque. Weber. Le Mancenillier. Claude Debussy. Schumann. Paul Lacombe. La Danse du Feu ou la Confusion des arts. César Franck. Gluck. Beethoven. Lulli. Berlioz. Interprètes. Maurice Ravel. Le Musicien de l'Amour et de la Mort. Bach. Saint-Saëns. Jules Massenet. Grieg. De l'Exotisme musical. Gabriel Fauré. Mendelssohn. Charles Bordes. Moussorgsky et Dostofewsky. Déodat de Séverac.*

35. *MIRAGES.*

Paris : Éditions R.A. Corrêa, 1936.

Un vol. br., 15 x 10 cm, 96 p., sous couv. blanche. Ach. d'im-  
pr. : juin 1936.

Tirage : 25 ex. sur Lafuma (num. I à XXV)

475 ex. sur Bouffant supérieur (num. 26 à 500)

Dédicace du recueil (p. 8) : *Ignoto Juveni.*

Épigramme du recueil (p. 7) :

*Tâche donc, instrument des fuites, ô maligne*

*Syrinx, de refleurir aux lacs où tu m'attends...*

*Stéphane MALLARME.*

Table des poèmes : *Inscription. Fenêtre. Midi. Nocturne. Le Chemin sur la mer. Sous le bandeau d'acanthé. Lune couleur de perle. Seuil. Naïades. Louange de l'Amande. Le Puits et le Rosier. Châir nocturne. Sous la treille. Cygnes. Falimpeste. Sémélé.*

36. *LE COLLIER D'AIGUILLES DE PIN.*

Carcassonne : Gabelle, 1936.

[Nous n'avons pu avoir en mains jusqu'ici aucun exemplaire de cet ouvrage, et en réservons donc la description.]

37. NOUVELLES ÉPIGRAMMES.

Paris : Éditions R.-A. Corrèa, 1937.

Un vol. br., 19,5 x 14 cm, 151 p., sous couv. blanche. Ach. d'impr. : 8 mai 1937.

Tirage : 15 ex. sur Lafuma (num. I à XV)  
300 ex. sur Bouffant supérieur (num. 16 à 315)

Dédicace du recueil (p. 7) : *Quibusdam aliis* ?

Épigraphe du recueil (p. 9) :

*Es-tu curieux ?*

*Sais-tu ce qui se passe derrière le mur ?*

*Pour le voir il faut*

*Avoir des yeux derrière la tête.*

*Ce que l'on n'a pas,*

*Mais ce dont on a besoin,*

*Il faut le prendre :*

*C'est ainsi que j'ai pris la bonne conscience.*

*Qui donc serait en droit de te donner raison ?*

*Prends toi-même le droit d'avoir raison.*

*Le poète qui sait mentir,*

*Sciemment, volontairement,*

*Lui seul sait dire la Vérité.*

Frédéric NIETZSCHE.

38. VIEILLES CHANSONS DU JEUNE TEMPS.

Carcassonne : Gabelle, 1938.

Un vol. br., 21,5 x 14 cm, 81 p., sous couv. orange. Ach. d'impr. : s.d.

Tirage : 10 ex. sur Lafuma (num. I à X)  
240 ex. sur Vélin bouffant (num. 11 à 250)

Dédicace du recueil (p. 5) : *A Paul-Jean Fabre.*

Table des matières : *Mon amour la caille. III était trois petits enfants. La Madeleine au jardin. La chanson du merle. Chansons de route. Sous le pont de Villalier. Cantilènes.*

39. TERRE QUI AS BU LE SANG.

Carcassonne : Gabelle, 1939.

Un vol. br., 25 x 16,5 cm, 91 p., sous couv. rouge. Ach. d'impr. : s.d.

Tirage : 15 ex. sur Lafuma (num. I à XV)  
285 ex. sur Vélin bouffant (num. 16 à 300)

Dédicace du recueil (p. 7) : *A la chère mémoire de Louis-Clau-  
de Basseuil qui mourut de la guerre.*

Épigraphe du recueil (p. 9) : *Car je ne vous ai pas manqué, et  
je suis morte pour ma race. EURIPIDE.*

Table des poèmes : *Terre qui as bu le sang. Le sommeil de la  
terre. La vieille femme aux abeilles. Chanson de route. Convales-  
cence. La boucle de cheveux. Il était trois jeunes gens. Prière  
pour ceux qui souffrent. Le surhumain. Partance. Le merveilleux  
voyage. Le violon serbe. Bacchanale. La bête de Cavalaire. Soir  
d'hiver. Tristesse d'Orient. Les bords de la Cerna. Thasos. Milen-*

ko. *Cor Dæperatum. Jean l'Alouette. Thrène. A l'ami disparu. Ahi, Serva Serbia. Les Compagnons du temps de guerre.*

40. LA PRAIRIE AUX COLCHIQUES. Poèmes.

Paris : Jean-Renard, éditeur, 1944 (Coll. "Points et Contrepoints").

Un vol. br., 19 x 14 cm, 141 p., sous couv. crème et rouge.  
Ach. d'impr. : 10 octobre 1944.

Tirage : 30 ex. sur Hollande (num. I à XXX)  
500 ex. sur Offset spécial (num. 1 à 500)

Table des poèmes : *La Prairie aux colchiques. Stances à La solitude. Lierre. Treille folle. Hyacinthe. Eglogue. La Plainte du Centaure. Grenade d'Espagne : I. Rencontre, II. Retour, III. Absence. Le Suppliant. Fantôme. O fraternels amants... Le Poème de La Grenade : I. La grenade au jardin, II. Grenade sauvage, III. Fleur de grenade, IV. Grenade secrète, V. Triomphe de la grenade. L'Ombre du lierre. Le Bûcher posthume. Marine. Le Trésor enseveli. Action de grâces. Testament.*

41. LE COLLOQUE SPIRITUEL.

Paris : Points et Contrepoints, 1948.

Un vol. br., 19 x 14 cm, 48 p., sous couv. jaune. Ach. d'impr. : 10 octobre 1948.

Tirage : 7 ex. nominatifs sur Vélin Lafuma (num. I à 7)  
18 ex. sur Vélin Lafuma (num. 8 à 25)  
300 ex. sur Papier bouffant (non num.)

Dédicace du recueil (p. 7) : *A mon cher et lointain compagnon de l'Armée d'Orient, l'abbé Auguste Pont, avec toute ma fraternelle affection.*

Épigraphe du recueil (p. 8) : *Pauvre âme, c'est cela. VERLAINE.*

Table des poèmes : *Action de grâces. Une voix se fait entendre. Du fond de l'abîme. Le chemin d'Emmaüs.*

42. LA CHANSON DU SAULE AU PLATANE. Poèmes.

Paris : Points et Contrepoints, 1951.

Un vol. br., 22 x 14 cm, 83 p., sous couv. jaune. Ach. d'impr. : s.d. (19 février 1951).

Tirage : 30 ex. sur papier couché blanc (num. 1 à 30)  
300 ex. sur Vergé blanc (num. 31 à 330)

Épigraphe du recueil (p. 6) :

*L'arcour fut bien forte poison  
Qui m'ensorcela la raison,  
Et qui me déroba l'audace  
Que je portais dessus la face,  
Me faisant aller pas à pas,  
Triste et pensif, le front à bas,  
En homme qui craint et qui n'ose  
Se fier plus en nulle chose.*

RONSAARD.

Table des poèmes : *La Chanson du Saule au Platane. Sagesse de Priape. Été. Mûre sauvage. Le Poème de l'Olive : I. Olivier qui chante, II. Fleur d'Olive, III. Prière à l'Olivier, IV. Olive mûrissante, V. L'Olive parle, VI. Olive noire, VII. L'Homme et l'Olive, VIII. Adieu de l'Olive, IX. L'Olive au pressoir.*

II  
 TEXTES PUBLIÉS DANS  
 LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

1. *Sur la terrasse de Lectoure. Le Berger d'Apollon.*  
 N° 2, mars 1909. *Sur la terrasse de Lectoure* a été recueilli dans *Les Jardins de Salluste* ; *Le Berger d'Apollon*, sous le titre *La Fontaine d'Apollon*, dans *Le Buisson ardent*.
2. *A André Chénier.*  
 N° 8, septembre 1909. Poème recueilli dans *Le Buisson ardent*.
3. *La Fontaine mortelle.*  
 N° 15, mars 1910. Poème recueilli dans *Le Buisson ardent*.
4. *L'Hôtesse inconnue. A la Source Fontélie.*  
 N° 26, février 1911. Poèmes recueillis dans *Le Buisson ardent*.
5. *Quand le printemps reviendra.*  
 N° 40, avril 1912.
6. *La Conque d'or.*  
 N° 43, juillet 1912. Recueilli dans *Les Jardins de Salluste*.
7. *Le Puits et le Laurier.*  
 N° 55, juillet 1913. Poème recueilli dans *La Prairie aux narcissées*.
8. *Une visite à Jean-Dominique Ingres.*  
 N° 62, février 1914. Recueilli dans *Les Jardins de Salluste*.
9. *Élégies romaines : Soir de brume. Musiques anciennes.*  
 N° 71, août 1919. Poèmes recueillis dans *Élégies romaines*.
10. *Ainsi tombent les feuilles.*  
 N° 97, octobre 1921. Poème recueilli dans *Odes*.
11. *Stances à la rivière Sorgue. Caristys.*  
 N° 103, avril 1922. Poèmes recueillis dans *Odes*.
12. *Stances à l'Automne.*  
 N° 137, février 1925. Poème recueilli dans *La Guirlande lyrique*.
13. *Fenêtre.*  
 N° 144, septembre 1925. Poème recueilli dans *Le Chemin sur la Mer*.
14. *Midi.*  
 N° 154, juillet 1926. Poème recueilli dans *Mirages*.

15. *Naiades.*  
N° 171, décembre 1927. Poème recueilli dans *Mirages.*
16. *Sémélé.*  
N° 191, août 1929. Poème recueilli dans *Mirages.*
17. *En marge d'André Gide.*  
N° 196, janvier 1930. Textes recueillis dans *En marge d'André Gide.*
18. *Lune couleur de perle.*  
N° 211, avril 1931. Poème recueilli dans *Mirages.*
19. *Chair nocturne.*  
N° 228, septembre 1932. Poème recueilli dans *Mirages.*
20. *Cygnés.*  
N° 267, décembre 1935. Poème recueilli dans *Mirages.*
21. *O fraternels amants.*  
N° 306, mars 1939. Poème recueilli dans *La Prairie aux colchiques.*



LE DOSSIER DE PRESSE  
DE "L'IMMORALISTE"

(SUITE)

*Nous publions ci-après les deux articles italiens sur L'Immoraliste que nous avons annoncés (v. BAAG n° 22, p. 19) et qui nous ont été obligeamment communiqués par un de nos Membres, M<sup>lle</sup> Adriana Spatuzza, que nous remercions.*

*Il Marzocco, 7<sup>e</sup> année n° 25, 22 juin 1902, p. 3*

*(Article non signé, publié dans les "Marginalia" de l'hebdomadaire florentin qu'avait fondé en 1896 Angiolo Orvieto, très au fait de la vie littéraire française et que Gide connaissait d'ailleurs bien.)*

L'IMMORALISTA, DI ANDRÉ GIDE.

È questo un libro veramente assai notevole, in cui il fatto e l'uomo rappresentano la società e l'umanità intiera. È apparentemente un romanzo; e del romanzo ha la piacevolezza e la purezza dello stile e quella arte che solo può dare il diritto della bellezza alle cose semplici di tutti i giorni, sì che il libro si legge con un vivo interesse. Ma nel fondo è un libro di filosofia psicologica, che si può riassumere nella desolata frase di Marcellina: "Io vedo bene — mi disse ella un giorno — io capisco bene la tua dottrina, poichè è una dottrina ora. È bella forse — poi ella aggiunse a voce più bassa, tristamente — ma sopprime i deboli." E chi, arrivato a questo punto, sa che essa, Marcellina, ha avuto Michele morente nelle sue mani, e l'ha fatto diventare un uomo forte col sacrificio della sua vita di tutti i giorni e di tutte le

ore, colla completa sottomissione del suo essere di donna giovine e forte ai bisogni, ai desideri e ai capricci di lui, tifico e morente, non può non capire tutto il profondo significato del libro di André Gide. Michele è l'uomo egoista e feroce, che vuole il proprio godimento e il proprio sviluppo individuale, anche quando esso debba costare la vita ad una persona. Guarito da Marcellina egli si precipita su lei brutalmente con amore, e le toglie la sua forza, la sua salute e la sua vita. Marcellina è troppo inesperta e ama troppo per poter capire: e quando finalmente vede, può soltanto sorridere della propria impotenza davanti a quel fiume impetuoso e rovinoso. Ed egli che perfino nel racconto è incosciente, e non è solo immorale, ma anche e più amorale, racconta la sua vita di tutti i giorni, che è quella di un essere infimo, peggiore assai della vita dei bruti perchè ragionatamente spregevole e apparentemente innocua. Non ha pure un rimorso, e quello che ha fatto sembra quasi naturale, tanto è raccontato semplicemente. Ma la morte di Marcellina che è tutto il bene, e la vita di Michele che è tutto il male, non possono lasciare nell'inganno. Non è questo un romanzo, no; è un libro di filosofia profonda e amara nel quale l'immenso incosciente male sociale distrugge ora per ora il cosciente bene faticosamente acquistato, penosamente esercitato. Il male permesso e approvato dalla società si trasmette voluttuosamente a ciò che ancora v'è di sano; e lo doma alla tolleranza prima, lo stanca e uccide poi. Così Michele uccide Marcellina. André Gide ha continuato in questo libro la nobile serie dei suoi libri artisticamente filosofici: e *L'Immoraliste* è degno del *Prométhée mal enchaîné* e di *Philoctète*. E noi invochiamo un nuovo libro nel quale la sua filosofia meno desolata ci dia una dolce Marcellina vittoriosa in un tempo non lontano.

GIAN PETRO LUCINI

(*La Rassegna Internazionale*,  
4<sup>e</sup> année, vol. XII, fasc. IV  
15 avril 1903, pp. 40-53)

(*La Rassegna Internazionale della Letteratura contemporanea avait, elle aussi, été fondée à Florence, en 1900, mais s'était installée dès l'année suivante à Rome, Piazza in Lucina, où la dirigeait Riccardo Quintieri — Angiolo Orvieto étant d'ailleurs au nombre de*

ses collaborateurs. C'est dans cette revue mensuelle que paraît, le 1<sup>er</sup> avril 1903, la première étude longue et importante qui ait été consacrée à Gide en Italie : elle est due à G. P. Lucini, "personnalité curieuse et attachante", comme l'écrit Antoine Fongaro, et "dont l'importance dans les lettres italiennes n'est peut-être pas encore équitablement reconnue : cet esprit inquiet et tendu vers le dépassement des limites humaines, parti du socialisme révolutionnaire et parfaitement au courant des productions significatives du symbolisme, était bien fait pour déceler ce qu'il pouvait y avoir de "nietzschéen" dans l'individualisme du premier Gide." [Bibliographie d'André Gide en Italie, pp. 14-5.] En tête de l'article est reproduite la vignette de Félix Vallotton qui avait illustré le chapitre sur Gide du Livre des Masques de Remy de Gourmont.)

#### ANDRÉ GIDE ED IL SUO "IMMORALISTE".

Vi presento André Gide. Se il nome non vi è nuovo e l'opera di lui non astrusa o sconosciuta, ne ho piacere : se voi ignorate e l'uno e l'altra, permettetemi che ve ne dica prestamente un poco.

Vallotton, di una matita sobria, incisiva e decisa, traccia la maschera ; vedetelo. Occhi lineati, profondi e ciliati ; fronte alta e candida ; il naso si perde nei baffi bruni, che spiovono, senza preoccupazione di pose *retroussées* ; la barba, anche bruna, si appunta al mento e lascia glabra le guancie. Con sprezzatura estetica, un mantello gli drappeggia le spalle ; un feltro, a larghe tese, le copre. Noi cerchiamo, a complemento, la piuma rossa al cappello e l'impugnatura di una daga a pungere sul lato destro, sotto le pieghe, per rinnovarci davanti intiera la figura di un condottiero italiano della rinascenza : l'azione di questo guerriero non sarà di battaglia ; aggiungerà, al gesto deciso e vittorioso, un sorriso d'ironia o di commiserazione per sè e per li altri ; Vitelleschi o Giovanni delle Bande Nere in letteratura, insistente nella vita, non conformista e spregiudicato, poeta di esistenze, per quanto faticate, libero ed insofferente.

O meglio, se la grafica sommaria del Vallotton non è abbastanza esplicita, Henry Bataille ci porge una litografia che lo rappresenta nel morale. Gide, riversato sopra il legno scolpito di una poltrona, di sotto ai baffi la bocca chiusa, li occhi socchiusi, appare stanco di quanto ha detto e di ciò che dirà. Nota il De Miomandre : "La bocca sta per tacere : li occhi di una finezza e di un acume inesprimibili sembrano sorridere del cattivo successo in faccia alli straniti ascoltatori ed insieme gustare il piacere di una rara e mutua corresponsione, insospettata."

Perchè André Gide usa del paradosso. Vi fa brillare davanti una idea, una piccola stella lucentissima, nel campo bujo di un cielo notturno ; si ballocca colla idea, giocoliere di stelle come il gigante di Rops ; vi abbacina, per un istante, quello splendore ; l'abbandona ridendo ; la lascia cadere nelle tenebre e vi intenerbra, e, ridendo, dopo una pausa di ombre, di dubio, o disperazione

mentale, eccovelo ritto, di fronte, maneggiando, discobolo critico, con negligenza di passaggi e di transizioni, un'altra stella, l'opposta, l'antitetica, l'inconciliabile della prima, un'idea antagonista che racchiude il concetto in totalità, sul drama interno a pena annunciato dal primo e dall'ultimo fattore. André Gide non si attarda a spiegarvi i motivi e vi porge il risultato.



Così, egli si dice fuori, con molta grazia e con molta ritrosia, con una specie di pudore : *Les Cahiers d'André Walter*, e *Les Poésies d'André Walter* (suoi primi volumi), anonimi lo raccontano, subbiiettivo. Egli, nella ricerca di sè stesso, dalle sensazioni immagazzinate e rese forme della propria persona, per una chimica occulta, per un combinarsi incosciente di elementi simpatici, per una seguita metamorfosi, estrae i pensieri ; pensieri, fenomeni di sè stesso, aneddoti speciali e curiosi ; quella parte di storia vera e viva, nella storia universale del mondo e della universale esistenza, che meglio d'ogni altra si può distendere in pagine, che non richiede sofisticazioni, che non vuole essere spiegata e che ha per pretesto una letteratura alle apparenze di una estetica personale. E vi rimane, in sui principii, calmo e sereno.

Ma d'allora, nel 1891, Remy de Gourmont, quando insisteva sui *Cahiers d'André Walter*, già avvisava, che l'armonia formale, la

compattezza di superficie, la calma, la serenità dovevano essere parate e coperchii a chiudere un fermento. "André Gide (e dava profezia) è uno spirito romanesco e filosofico della stirpe di Gœthe; fra qualche anno, come abbia riconosciuto l'impotenza del pensiero sul cammino delle cose, la sua inutilità sociale e lo sprezzo ch'ispira, a quell'ammasso di corpuscoli, chiamato Società, lo vedremo indignato; e, come l'azione anche illusoria gli verrà chiusa, egli si ridesterà armato d'ironia. Questa completerà singolarmente lo scrittore, rappresentando il coefficiente della sua virtù animica." E così fu.

Lasciando da parte, adunque, alcuni saggi come *La Tentative amoureuse*, *Le Traité du Narcisse*, *Les Lettres à Angèle*, a punto tentativi di integrazione e ricerche di filosofia, coordinate ad un perchè di esistenza; André Gide, uscito, faccia a faccia colle esigenze della vita comune, coi suoi sotterfugi, colle sue superficialità, che si incrostano, ostriche bubboniche, alli scogli ferri-gni del costume e della codificazione, si sorprende di essere spatriato ed inquieto di massime, non sa dove consistere, o per dove avviarsi.

La sua baldanza, la sua terribile facoltà di ridire delle frasi che sembrano sempre ottime, di gridare li eterni clamori della mediocre umanità, si trovano fuor di posto; la sua piena coscienza di poderoso gli si annubila. Increspa davanti alla antinomia, che non aveva sospettato, tutto in sè racchiuso, il primo sorriso; dal sorriso di labra dolorose e pallide un cotal poco, il ghigno silenzioso, meglio la smorfia sarcastica del ghigno, non è lontano. Prova André Gide a ripeterlo sopra la bocca sua; e si avvede, che, nell'istante incui rimuta fuggevolmente la fisionomia, per un curioso riflesso, l'aspetto delle cose muta al suo intendimento.

Per *Le Voyage d'Urien*, un romanzo filosofico, sfila l'istoria di un'anima e di una folla. Dei marinai partono per lunghi peripli e per meravigliose Odissee; nel mare, ciascuna isola lontana appare una gemma espressa ad incanto dall'oceano. Vi sono delle albe e dei tramonti non prima veduti, o, almeno, veduti solo allora quando l'entusiasmo, affoca e dirige. Oh, romanzo; oh, viaggio! Pretesto di vivere! *Pretesto all'emozione che ci fece vivere dalla nascita inattesa, alla morte che non ne convince.* "I marinai ignorano il loro destino; non governano la nave che li porta; ma un desiderio

di volontà li inganna, fa loro accogliere, come risoluta e decisa la via, che il veliero intraprende, a caso. — I marinai possono essere pazzi, io non ho detto che siano saggi. Ma costoro soffriranno più che d'altro di non dover lottare, di non poter conquistare. E chiederanno alla imagine, al romanzo, di prendere il posto delle grandi azioni che non hanno agito, di soddisfare, in un certo qual modo, al desiderio vago d'eroismo, cui la loro imaginazione custodiva e cui le loro membra non realizzano a fatto." La lotta, lo sforzo, la rinuncia, le alte cogitazioni, le notti di veglie, sono comunque lo scopo ultimo, o, per lo meno, altro scopo non vi è. Il pessimismo riconduce i marinai là donde erano partiti; e le vele dell'Argo delle scoperte ricadono floscie e sbattono, pigre, sui legni delle antenne. Essi chineranno il capo alla fatalità dell'impotenza di tutte le cose verso l'inutilità di tutte le cose: pateticamente, rinchiuderanno, sotto il velo d'abitudine oscuro e simbolico dei viaggiatori ingannati e derisi, le meraviglie immaginate e crederanno di avere osato ed operato, mentre non hanno che sognato. Così il vivere.

Pure, lo Gide non accontenta così il suo bisogno di sentire, anzi, di fare, perchè spesso il *sentire* equivale al *fare*. Non può credere, Gide, che ogni cosa sia scoperta, che tutto sia completo, che nessun tentare approda ad una rivelazione. Nella vita comune d'ogni giorno, non si può trovare quella piccola gioia, quella piccola soddisfazione che importi la ricerca? Ricerco; quindi vivo. Gide scoperse *Paludes*, seguendo l'ago magnetico della ironia; la quale gli portò l'umorismo; e, l'umorismo, voi lo sapete, è quella dote morale per cui noi vediamo i fenomeni sotto un dato punto di vista speciale. Il mondo gli si rimutò davanti.

Pregatelo di spiegarvi *Paludes*. "J'écrivis cette satire de quoi?" Vi risponde. Ed aggiunge: "Prima di far comprendere agli altri il mio libro, attendo che altri me lo faccia comprendere. Voller spiegare in sul principio, significa restringere precocemente il senso; poichè, se noi sappiamo quanto vogliamo dire, noi non sappiamo se noi diciamo solamente questo. — Si dice sempre più ed oltre a QUESTO." E *Paludes* incomincia colla genesi interna dell'opera, colla esplicazione del pensiero in sè, del pensiero primo, che ammette una quantità di differenzazioni, di modificazioni, di studi evolutivi ed anche opposti; così come nell'utero materno il

corpuscolo del nascituro, per lunghi nove mesi, assume la forma delli esseri intermedi, dalla cellula protoplasmatica all'uomo, percorrendone la scala ascendente, fermandosi all'ultimo grado dell'attuale materia composta ed evoluta.

Seguendo, il pensiero si fidanza al pensiero ; concepisce ; s'inturgida ; procrea e l'opera nascente vagisce. Eccovi il palude nel quale noi ci infanghiamo, di cui respiriamo i gas avvelenati, di cui ci interessiamo ogni giorno. "Paludi, signori ? Ma è l'istoria delli animali che vivono nelle caverne tenebrose e che perdono la vista perchè non se ne servono. Paludi ? Vi è qualcuno in paludi che fa delle astrazioni." Egli è un immaginativo, che scopre al di là del buco della toppa, tutto il mondo intiero e vi si china per vederlo oltre. Nelle paludi, facciam ottima compagnia ai serpentelli orbi ed alle rane pettegole ; alle gajette salamandre ed ai ramarrì ingiojellati. In torno alle paludi, un'anima squisita, un'anima delicata, ed anche nel pantano, sopra le acque limacciose, cangianti come un moerro ambiguo, può fabbricarsi, allevarsi, custodire un giardino. Un giardino speciale, passeggiato da lei sola ; un giardino d'immaginazione, ch'ella sa d'immaginazione e che si sforza di sostenere colla buona credenza nell'illusione, mentre ride, internamente, ride di sè e delli altri.

Un giardino ; tanto sfarzo per un giardino fittizio, come i cestelli d'Adone, d'argento i vimini e ripieni di cenere e coperti di fiori artificiali ? Un giardino in mezzo, o sulle rive delle paludi ! Voi lo udite ridere : e fra tanto egli si esalta ; egli si inquieta ; egli si oppone a che l'acqua lenta e sorniona dello stagno entri ad impantanargli le ajuole. E l'acqua striscia ; e la terra si fa spugna ed assorbe ; ed i fiori imputridiscono di troppe linfe, di troppe lagrime ; ed i viali sono lubrichi e molli, fanno sdruciolare o ritengono l'orma del piede. Prigioniero della palude ! Racchiuso, inchiaacciato ; respirare miasmi ; assordito dalle rane ; imbavato dalle salamandre ; irriso dai ramarrì ; i serpentelli pungono e vibrano la sottil lingua fuori dalla bocca slabbrata. Morire ? Ma no, un'ultima risata, che non è un singhiccio, ma un lamento rauco.

Il letterato è ancora troppo filosofo ; il determinismo lo tiene schiavo. Tutti i nostri atti sono stabiliti, determinati. Da un'unica radice si dipartono le rame ; tutto si collega in una ca-

tena di perpetuità ; non vi è *atto solo, atto volontario*, che nasca per questo, per *fare* ; la maglia indissolubile non lascia staccarsi un anello senza che vi abbia, dopo, una soluzione di continuità ; la morte, l'interruzione della sequenza, ossia della vita. Scelga il letterato in esasperazione, od il filosofo che critica sulle tangibilità, per sintetizzare delle possibilità. Limitarsi all'ufficio del botanico, che del fiore nota li elementi, cataloga le varietà, iscrive le esperienze nei calepini del laboratorio ? E, per quanti fiori abbia avuto per mano, non uno portarselo alla nari ed odorare ? O non interessarsi delle rose e goderle invece ? Esprimere da queste tutto il massimo di piacere che possono dare ? Il letterato, l'uomo in esuberanza di passione, ritorna semplice, e, se complica, è per un effetto di edonismo ; della sua mentalità richiederà il di più di coltura, di rapporti, di memorie, che gli possono aumentare il godimento ; e l'analisi gli servirà ad acuire il desiderio e la soddisfazione.

Gide si è fatto semplice, per reazione contro l'inutile affermarsi che bisogna vivere. Egli coglie la gioia ; tutto ama e fervidamente. È colla *Gaya Scienza* del Nietzsche all'invito :

*Gustate, dunque, de' miei intingoli, mangiatori !  
Domani voi li troverete migliori,  
ed eccellenti dopo domani !*

Gustateli, come gusterete le rose, quelle rose che irritano :

*Per la felicità, perchè siate felici !  
Ogni felicità vuol far felice.  
Ma conviene inchinarsi e nascondersi  
tra li sterpi e le roccie  
e spesso succiarsi le dita.  
Perchè, la mia felicità irride ;  
perchè, la mia felicità è perfida !  
Volete voi spiccare le mie rose ?*

(*"Le mie rose"*, *Gaya Scienza* - Nietzsche.)

E, lasciate in un canto i *doveri assoluti*, che si reggono sopra una filosofia categorica, o che si assimilano a qualche fandonia di religione, lustra dignitosa, in tanto più stretta e severa, in quanto maschera l'insufficienza o la menzogna ; *Les Nourritures terrestres* lo affermano, in questo punto, nel quale è già lontana l'ossessione che gli venne da Kirilloff, personaggio dei *Posseduti* (*Ossessi*) di Dostoevsky, il pazzo, che per credersi libero si fa Dio.

Gide è libero e gode quando non pensa che non lo possa essere.



— Panteismo ; dal ridicolo della vita di *Paludes*, un inno di intensa soavità, ai sapori, ai profumi, alle dolcezze, agli ori, alle sete, ai velluti, alle armonie delle creature, di qualunque creatura, dell'erba, della stella, della donna, del più piccolo animale. Adamo nuovo, riuscito fuori al sole di una primavera primordiale, è d'ogni cosa percosso, d'ogni cosa soddisfatto. Glorifica la gioia sana ed umana, la voluttà dell'agire e del sentire ; la sua forza è in tendenza per il sopra più, per il mai provato, per l'inedito, per quanto vi è ancora da tentare : e tutto ciò avviene senza sforzo, naturalmente, sommario di epiteti, equilibrato, perchè ha fatto suo il mondo esterno, come nei *Cahiers*, calmo e sereno era padrone del proprio io. Anche la gioia gli proviene dall'aver prima rinunciato. "Colui che si rifiuta una cosa intieramente, per lungo tempo, crederà quasi di averla scoperta di nuovo, quando, per caso, l'incontrerà davanti. E quale felicità è questa delli esploratori." (*Gaya Scienza*). Colui potrà dire al discepolo Nathanaël, io mi sono usato d'amore. — Eretico contro li eretici, sempre mi attirarono le opinioni lontane, li estremi balzi del pensiero, le divergenze. — Conviene *agire* senza *giudicare* se l'azione sia buona o cattiva. — Una esistenza *patetica* (di sofferenza), Nathanaël, più tosto che la tranquillità. — Nathanaël, io amerei porgerti una gioia che nessun altro ti possa offrire. Io non so come presentartela, per quanto, questa gioia, la posseggia." (*Les Nourritures terrestres*).

Dostoiowsky di cui s'era impregnato, la negazione sistematica nelle vanità dello sforzo, i ceppi del nihilismo slavo che lo avevano avvinto, si sciolgono, si dileguono al calore del buon sole latino ; il sole delle mitologie bionde e gioconde, delli amori tutti, delle mollezze alessandrine, riscalda il suo sangue che da lungo lo aveva atteso, gli imbrunisce la pelle, gli fa ridere scintille dalli occhi : qui appare il Gide, condottiero di bande avido e golose, come nello schizzo di Vallotton, e qui conduce egli i suoi appetiti, mercenarii golosi ed avidi, alla conquista della vita integrata.

Allora, egli stesso sorpreso si ferma dubitoso ad alcune superstizioni morali, che non lo hanno al tutto lasciato, a quanto chiamerà più tardi "*scrupoli*" : comprende che è forse il solo a voler così, a desiderare questo *dovere* di vita che è un *piacere* ; s'avvicina a Nietzsche, ma teme di stendergli la mano perchè gli è

prossimo Stirner ; si conturba. Nella crisi vuol riudire ancora tutte le voci ; le voci di coloro che non sono liberi, che sono dentro incatenati, che non hanno come lui soppresso l'impedimento, professano un imperativo categorico, o che lo hanno sulle labbra ; vuol riudire i singoli motivi della folla, per statuire di simili obbligazioni egli sia partecipe, o di nessuna, e per procedere avanti.

Donde una fiaba : *Le Prométhée mal enchaîné*. — Dal granito rosso e dai cristalli di ghiaccio del Caucaso, in una mattina di primavera, Prometeo si dispicca e si trova a passeggiare sui *boulevards* di Parigi. Egli ha seco un'aquila ; l'aquila mitica, che gli ha rosso il fegato rinascente sotto il rostro edace ; l'aquila, perchè, tra li animali che Nietzsche voleva domestici col leone, questa gli indichi giornalmente i passaggi ed i sintomi del crescere e del mancare delle sue forze ; l'aquila, *la coscienza*. E sull'asfalto incontra *Damoclès*, che ha ricevuto cinquecento lire da una persona che ignora, *Coalès*, che si buscò uno schiaffo da un uomo, il quale lo pregò di scrivere un qualunque indirizzo sopra una busta ; e tutti e due gli raccontano le loro avventure.

Fer tanto, il *Miglionnaire*, che, stanco di determinismo, volle uscire a persuadersi capace di azioni gratuite, fu l'innominato donatore delle cinquecento lire ed il distributore dello schiaffo. Supposizione ridicola sull'atto gratuito. *Damoclès* non sa rendersi pace perchè ignora chi lo ha beneficiato, ed a cui, del caso vorrebbe rendere il denaro o sdebitarsi altrimenti ; *Coalès* impaurisce ad ogni mano alzata contro di lui, quasi promessa di percossa ; il *Miglionnaire*, divinamente nascosto nelle nubi dell'anonimo, gode della sua libertà acquistata, in apparenza, colla prodigalità pazza e con una pazza ingiuria. A chi si lagna, Prometeo racconta ch'egli si trae dietro l'aquila. Racconta e tiene conferenza : ammette una petizione di principio, una pregiudiziale : "Ha con sè l'aquila perchè bisogna avere un'aquila." Perchè ? La tautologia è evidente e la spiegazione esula ; Prometeo divaga. Più tosto vorrebbe dire : "Amo chi divora li uomini, chi divora me stesso" (*coscienza* ?). E sul tema si eccita, si entusiasma : "È logico che ciascuno abbia un'aquila ; è l'aquila che risponde alla bellezza ed alla utilità ; e perchè ho amato li uomini, a ciascuno uomo ho regalato un'aquila ; e perchè sembrava che li amassi allora più dell'aquila stessa

ho impedito che avessero a soffrire del becco di questa. Per ciò mi sono dedicato a servire di pasto all'aquila, essendo bellezza ed utilità, onde non cadesse morta di fame. Ma in fine perchè l'aquila?" L'anello della anfibia si racchiude e torna al suo punto di partenza, alla pregiudiziale, insoluta ed indipendente perchè allo Gide piace intricare. Che subito del resto un amico lo poteva da vicino aiutare, porgendogli un cane e dicendogli: "Ho dato un nome alla mia soferenza e la chiamo *cane*: quella è così fedele, così importuna ed impudente, così divertente anche così furba, come lo può essere una cagnuola: perciò l'apostrofo, le regalo tutti i miei cattivi umori, faccio come fa la brava gente coi loro cani, coi loro domestici e colla loro moglie." (Nietzsche, "*Il mio cane*", *Gaya Scienza.*)

Ma *Damoclès*, al parossismo dell'inquietudine, che gli causa il suo ignorare il benefattore (la coscienza sobbilla, — a chi ritornare le cinquecento lire?), muore di angoscia e Prometeo gli recita l'elogio funebre, ricordando *Tityre*, ridicolo e schiavo di un albero che ha piantato; *Coclès* si dà pace ed è invitato da Prometeo ad un festino, nel quale verrà imbandita, come piatto grosso, la sua migliore aquila uccisa. Domanda *Coclès*: "Voi l'avete uccisa?" — Risponde: "E la mangeremo. Questa mi mangiava da assai tempo: ho pensato che in oggi posso farle lo stesso servizio. A tavola."

Prometeo, con una piuma di lui conservata (piuma, ornamento, bellezza), scrive l'istoria che avete ascoltato.

Morale? La volete ricercare in questa disperata ironia? André Gide nella nota terminale al *Traité du Narcisse* appostilla: "Le Verità rimangono dietro le Forme, Simboli. Ogni fenomeno è Simbolo di una verità. Unico suo dovere è che *la manifesti*: unico suo peccato che *le si preferisca*. — La questione morale per l'artista non è che l'Idea manifestata sia più o meno morale ed utile ai più; la questione esiste nel bene manifestarla. Poichè ogni cosa si deve rendere ed anche la più funesta. Disgrazia a colui che suscita scandalo": ma: "È necessario che lo scandalo si susciti."

Ora, Gide-Prometeo ha udito tutte le voci, che si combattono, che si urtano, che si elidono nel determinismo della moralità, rispettose in parte ed in parte ribelli alla legge morale od alla co-

dificazione che ne rispecchia l'utile ; le ha osservate allo svolgersi ed alle conseguenze di un *atto gratuito* ; ne prova la vanità ed il disordine. Gide-Prometeo, il sacrificato per tutti, una volta, l'eterno paziente, perchè diede a tutti il mezzo iniziale al progresso umano ; il divorato dall'aquila imperiale ; il rimorso dal pensiero, se il furto del fuoco di Giove avesse veramente giovato all'uomo in istato di natura, per cui si ragruppò in famiglia ed in tribù ; Gide-Prometeo uccide e si manduca il suo tormentare (coscienza ?), e rivolge li occhi smagati oltre all'olimpio. "Oggi sono libero", esclama. "Io posso tutto osare. Max Stirner che mi era pericoloso e pauroso, mi è fratello. Il mio diritto è in quanto posso ; e tutti hanno diritti se possono. Non racchiudo il mio paradiso per me : alla perfettibilità dell'uomo, padrone di sè stesso, ciascuno può giungere, quando abbia ucciso dentro di lui l'ostacolo primo che ne infrena la forza. La mia evoluzione è completa." La maschera d'ironia gli cade dal volto ; ha depresso l'armatura fragile di questo egoisme intellettuale ; un Walter rettificato risorge dai complessi lavori dello stile e dal giuocolar di paradossi ; un Walter, che è sicuro del fenomeno interno e della sua istoria, come nei *Cahiers*, che ha sperimentato dalle *Nourritures terrestres* la complessa felicità dell'azione, che si ha mangiato li scrupoli impacciati al divenire. Così, integrato, *L'Immoraliste* si presenta culmine senza stanchezze o fuggitivi rimorsi ; la filosofia è fatta di gesti, ed il pubblico, che non credeva all'audacia, non osa all'encomio, perchè non ancora ha ucciso l'aquila che lo dilania. Ed André Gide, che possiede in fine quella piena coscienza, che si può chiamare originalità dello spirito, rara dote in quest'essere eccezionale, se ne incorona come di un serto barbarico e di sfarzo, violento ed insospettato.



Quel geniale distruttore e suscitatore, ad un tempo, di anime nuove, che fu Frederic Nietzsche ; colui, che fuggè l'ultimi avanzi del pietismo cristiano e fece del dio un ricordo numismatico ; con una frequenza di *leit-motiv*, in molti passi delle sue opere, ripete : "*Noi che siamo li immoralisti.*" Poi, nella *Gaya Scienza*, più particolarmente al fatto dell'opera di Gide, ha espresso : "Noi altri uomini nuovi, innominati, difficili a comprendersi, precursori di un avvenire non ancora dimostrato ; noi, abbiamo bisogno, per u-

no scopo nuovo, di un nuovo mezzo, di una nuova salute fisica, più vigorosa, più acuta, più intrepida, più pervivace, più gioconda di quanto mai furono le altre per lo passato. Colui, che ha lo spirito avido di conoscere tutti i valori che ebbero corso prima e tutti i desiderii avanti soddisfatti, e vuol visitare tutte le spiagge di quel *mediterraneo ideale* ; colui, che voglia sapere, per l'avventura della propria esperienza, quali siano i sentimenti di un conquistatore e di un esploratore d'idee, quelli di un artista, di un santo, di un legislatore, d'un saggio, di un sapiente, d'un uomo pio, d'un profeta, d'un profeta solitario del tempo che fu ; costui, avrà bisogno, principalmente, della *grande salute fisica*, — di quella salute, che non solo si ha ma che dobbiamo conquistar sempre ; poi che sempre la si sacrifica nelle prove continue del tentare e dello scoprire."

Per ciò, su queste due frasi, la critica ha creduto di intesere il processo ed il portato dell'*Immoraliste*, confondendolo con una didattica filosofia a seguito dell'audace tedesco, e, prendendo Michel, l'eroe dello Gide, ne fece un discepolo del Zarathustra profeta. L'errore fu di massima. "*L'Immoraliste* è una semplice opera d'arte, completa per sè, nata da sè stessa, da una germe che preesisteva alla concezione Nietzscheana", nota Michel Arnauld ; opera che il seguito ragionato dai *Cahiers d'André Walter* al *Prométhée mal enchaîné*, poteva far supporre. Qui, non si sfoggiano massime ; qui non si insegna ; l'autore stesso, anzi, sfugge di mettersi in rilievo ; si appiatta, si maschera sotto la forma delle memorie, che il solo Michel racconta e che vengono, dalla sua bocca raccolte e redatte in una lunga lettera da un intimo suo, dopo, che in una notte fresca dell'oasi di Sidi, ne ebbe udita l'esposizione.

Michel ha rifiorito moralmente e materialmente ; se questo sbocciare ed irrobustirsi del proprio io, avvenne per una serie di fatti e di stati d'animo che contrastano colla moralità comune e stabilita ; Michel non vi prega di seguire il suo esempio o di sollecitare le contingenze che egli ricercò, perchè lo facessero forte e completo ; ma vi prega di osservare, che è a punto, da quanto quasi tutti chiamano *male*, che egli ha ottenuto il suo *bene*. Forse anche noi adoperiamo oggettivamente e senza precauzione questi due gettoni di parole *male* e *bene*, non conoscendo il valore soggettivo che ricoprono, nella scambio convenzionale del nostro pensiero.

L'immoralista è giovane ; è dotto ; ha vissuto tra i libri e le rovine ; è un glottologo ; cooperò col padre illustre al *Saggio sui culti della Frigia* ; interpretò geroglifici e dubbie iscrizioni ; passò al tavolino, per le ricerche scientifiche, pubertà e parte della gioventù. Egli fu allevato, bambino, dalla madre, che ora gli è morta, in un culto severo ed ugonotto ; ha della virtù e della moralità un concetto angusto e deprimente ; è un protestante nel pieno senso del vocabolo, stoico a rinunciare (che aveva egli provato e gustato perchè gli fossero meritorie le rinuncie ?), e per quanto, ora, si sia allontanato dalla sua religione, il fondamento primo gli rimane in un culto ideale di onestà, di dovere, di altruismo.

Michel, al mancargli del padre, si trova ricco e per obbligazione alla parola data al letto di morte, sposa Marceline : ed essa, pura e florida verginità, fiore presto a sbocciare sotto alle sue carezze, non attende che di profumargli la vita, non aspetta che il cenno amoroso per risolversi in lui e tributarglisi.

Un vecchio lievito di malattia, trascurata per lungo tempo, un germe di tisi, nel viaggio di nozze, erompe violento e vittorioso ; strema Michel. Allora solo s'accorge quanto dovrebbe perdere se si lasciasse uccidere e, malato, avverte : "Prima, non comprendeva ch'io vivessi. Ora doveva fare della vita la palpitante scoperta." L'impiego della sua giornata, della sua intelligenza, riserbò quindi al suo organismo combattuto ; suo unico studio il limitarsi per la guarigione ; suo unico dovere ricuperar salute : Doveva giudicare buono, dire *Bene* tutto quello che gli fosse stato utile, proficuo, salutare ; dimenticare, allontanare il resto che non lo avrebbe potuto guarire. Il suo egoismo è perfetto.

Marceline gli è suora di carità : altre nozze aspettava di gioconda effusione, di fresco amore, di profonda sentimentalità. Al capezzale del malato, dispensa tutta i suoi tesori di giovinezza e di coraggio ; è colei che lo fa vivere ancora, che lo rinfranca, che gli dà la prima sensazione della nuova esistenza. Ed è anche la sacrificata.

S'accorge Michel ? Egli, ristabilito, continua un lento lavoro di logica mentale. È dalla pura fisica, dalle pure forze naturali che riacquistò il motivo di rivivere ! Sopprime l'idea di Dio nel

vocabolario del suo cervello. Ma sano, forte, si pone davanti il quesito : *Che cosa può un uomo ? — Che cosa può l'uomo ?* — L'uomo, attualmente, nella società, in quel nucleo di interessi che le convenzioni, i bisogni fittizii, le paure e le sofisticazioni hanno creato, nello stretto ambito delle leggi, che ha costruito un maneggio esiguo, trattando le passioni ed i desiderii umani come cavalli in una scuola di equitazione, lasciando loro una lustra di libertà quando e morso e sella vengono tollerati ; l'uomo, attualmente, può assai poco. Michel s'allontana allora e meglio che gli è dato dall'abitato ; si rifugia nelle rosse terre classiche, che hanno perduta la civiltà, che si sono rifatte allo stato di natura ; per dove l'amore è semplice volontà incondizionata, la licenza è diritto ; per dove il *posso* di Stirner è l'attestazione dell'essere. Michel, vagabondo cercatore, dopo di aver provata la sua virilità, la sua forza, trascina Marceline nei viaggi per l'Africa francese, per la Magna Grecia italiana, sfuggendo i ricordi lapidarii, le investigazioni glottologiche, li studi di tavolino, le pallide soddisfazioni del sapiente, per il sole, le selve, la compagnia sospetta delle indigeni, il far niente dei lazzaroni, la cupidiggia ladra delli Arabi. Egli si compiace delle terre vacanti di ogni opera d'arte, od in cui l'opera d'arte è non curata, è sepolta dai licheni, dalle piante parassite, dalle muffe, dalla terra, dalla sabbia ; egli disprezza coloro che sanno riconoscere la bellezza solamente trascritta o già interpretata. Egli, in una piccola sosta a Parigi ed in Normandia, aspettando che Marceline, debole e sfatta, si sgravi, schivo da ritrovi e da conversazione, si farà od avrò per compagni le peggiori opere avventizie ai suoi campi ; li innominati, che vengono e che tornano, non si sa donde e dove, ed in cui l'istinto eccede al senso morale : per le sue foreste caccia di frodo con lacci proibiti ed ammette i bracconieri. Se in città accetta un corso alla *Sorbonne*, vi indicherà il suo allontanamento da ogni opera civile ; spiegherà la coltura raffinata di una crisi storica come una secrezione, che, prima indica pletora e sovrabbondanza di salute, poi si cristallizza, si oppone al contatto vivo della natura e nasconde, sotto l'apparenza persistente della vita, una diminuzione di vita. Onde inneggia ai barbari Goti che vennero a rinfrescarci, colla distruzione e la negazione, le superfluità romane della decadenza. A sua volta nega : fa l'apologia dell'ardimento e della incoltura ; dello stato precario e nomade, nel quale

ciascuno ha la ricchezza che può portare con sè, sopra le sue palle o sul dorso dei scieri di seguito ; delle avventure di azzardo, in cui il coraggio si ritempra, del non possedere, della non solidarietà ; da che il ricercarsi, lo stringersi di legami, il formare un compagine effettiva non era forse, per lui, una prova di *agorafobia morale*, la peggiore delle viltà, ed un ammettere le leggi della imitazione, quindi le leggi della paura ?

Ma, a ciascuna di queste nuove sicurezze, che gli si inradicavano nello spirito, come a risposta ; a ciascun atto di questa sua vita, che gli faceva trascurare la casa e la compagna ecco che Marceline, dopo un cattivo parto infruttuoso, peggiora e s'inferma, ed un embolismo le provoca la tisi. Starà nelle camera dell'inferna, sacrificio ed espiazione, tradirà sè stesso ? In una breve sosta del male, ricomincia le peregrinazioni, trascinandosi dietro la povera creatura, che si sente mancare, che si opprime nei viaggi, nelli alberghi sconosciuti e che avrebbe potuto guarire in casa sua.

Michel persiste a domandarsi : "Che cosa l'uomo può ancora ? Tutto quanto l'uomo ha detto fin qui, è tutto quello che poteva dire ? Ha nulla ignorato di sè stesso ? Non gli rimane che ripetersi ?" Ed ogni giorno cresceva in lui il confuso sentimento di ricchezze intatte, rimaste coperte, nascoste, soffocate dalla cultura, dalla decenza, dalla morale, e formula : "*Ho in orrore la gente onesta !*"

La malata si accorge del mutamento profondo dello sposo ; per quanto egli tenti di mentire con lei : "Ho compreso la vostra dottrina ; è una dottrina dell'oggi ; forse bella ma sopprime i deboli" ; si lagna sorridendo, ultimo sforzo, tra i singulti. E bene ? Egli pensa che vi sono delle gioje forti pei forti e deboli pei deboli, cui le gioje forti ferirebbero. Ciò che l'ammalata chiama *felicità*, Michel chiama *riposo* ; ed egli non voleva mai riposare. Studio, arte, scienza, amore di affetti puri senza voluttà, altruismo, religione, morale di codici e di filosofie nulli tutti, vanità, davanti all'eplosione della vita grande, libera, animale. "Io non so più il dio nuovo a cui ubbidisco ; questo dio mi è un'oscura sensazione. Ma oh ! Dio nuovo, datemi la facoltà di conoscere ancora delle razze intatte, dei tipi impreveduti di bellezza !" E ritornano all' *Africa barbara, deserta, caotica*. Marceline esclama :



"Voi amate l'inumano !" È solo allora, che l'anima squisita e moderna di questa donna moribonda comprende, si fa sintesi di tutti i miserabili della mente e del corpo, si stupisce di questa nuova forma d'umanità crudele, spaventosa, ingenerosa contro la fratellanza ; grida la sua riprovazione al bell'animale, uscito armato per tutte le lotte del futuro, perchè nulla concede al presente e condanna l'*Übermensch*, l'*Immoraliste*. Marceline muore vittima, sacrificio, alla divinità del solo, del poderoso, anarchico, luciferino, essere uscito a vittoria ; muore, donna, rappresentando la gentilezza, la devozione, l'umiltà, le doti dei milioni di mediocri che hanno voluto leggi, dottrina, morale ed armati a difenderli dall'impeto di quei pochissimi, oltre il greggio, di quei fortissimi lupi-uomini, i quali impediscono la felicità, il riposo, l'*edoné katastamatiké* dei silenziosi e dei pazienti.

Tutto ciò racconta il Michel calmo, ragionando, senza commuoversi, ai suoi tre amici, li amici di Giobbe, che, con lui, nella notte algerina, ammirano sulla pianura di fuoco il discendere presto e lo spegnersi della giornata. E bene ; il fatto per sè stesso, non è strano, nè fuori del comune. Ogni giorno, ci si rinnova da torno ; questa soppressione lenta o violenta del debole, del poco adatto alla vita intensa, per opera del forte, è consacrata dalla legge darwiniana ; ogni giorno anche, questi incoscienti delitti, o questi delitti voluti dalla chiusa astuzia di chi non ha il coraggio di essere sincero (dico *delitto* nel significato volgare, legale e morale della parola), oscuramente si commettono ed hanno esito felice.

Ma quanto irritò ed irrita nell'*Immoraliste* la critica per bene e fa cianciare le papere dei salotti bianchi, è la sfacciataggine sincera della confessione. Michel confessa ? Espone ; dice le sue gesta. Tale i paladini di re Artus magnificavano di eloquenza li effetti della loro cavalleria, e un cielo poetico ne sorse dalla *Chanson de Roland* alla... *Secchia rapita*.

Michel ha raccontato. "Egli aveva terminato senza un tremito di voce, senza che una inflessione, nè un atto testimoniasse di qualsiasi emozione e venisse a turbarlo." E continua : "Ora libero, soffro e sono affaticato di questa libertà disoccupata : oh, non soffro a fatto del mio delitto, se a voi sembra di chiamarlo così." Ed il rimorso esula.

Per questi uomini il rimorso non esiste : appare loro il *morsus conscientiae*, come già fu dimostrato da Spinoza, l'antitesi del *gaudium*, una tristezza accompagnata dall'immagine di una cosa passata, di cui l'avvenimento ha reso inutile ed ingannato tutto l'attendere. E ragionano, come sopra di una impressione personale : "Qui accadde un avvenimento" ; non dicono : "Ciò non avrei dovuto fare." Del resto, aggiunge Nietzsche nella *Genealogia della Morale* : "Io considero la cattiva coscienza inquieta, come il profondo stato morbido, nel quale l'uomo doveva cadere sotto l'influenza di questa trasformazione (sociabilità, moralità codificata, legge morale in genere) la più radicale ch'egli non abbia mai subita : di questa trasformazione, che si produsse in lui, quando si trovò incatenato nei ceppi della società e della pace." Michel è uscito in guerra contro tutti e tutto ; è forte ; si è dissociato : dal suo fatto particolare ha espresso una sua particolare filosofia, che può avere un *interesse generalissimo*, nota lo Gide nella prefazione ; dunque a chi il rimorso ? La questione per lui è risolta : "Liberarsi è nulla ; è assai difficile il rimaner libero. — È necessario sciogliere. L'importante è sapere ciò che si voglia." Michel ha voluto, ha risolto.

Però, a salvaguardia dei deboli, l'autore ha premesso : "Io non propongo come certo nè il trionfo nè la disfatta" e si ritira dietro il suo eroe amorale. Non cerchiamovi quindi insegnamento, tesi falsa o vera, ma una constatazione violenta e senza sotterfugi ; fors'anche sottile. Chi ha fatto uccidere l'aquila al Prometeo, vorrà sobillarvi : "Se le nuove verità sbocciano spesso dalle menti equilibrate, i *valori nuovi* sempre si elaborano nei cervelli malati, o nelli esseri di eccezione. Così ogni libertà incomincia con una rivoluzione e la rivoluzione è una crisi mortosa. Un pazzo solo può aprire a suo pericolo nuovi cammini per l'avvenire ; e saranno i saggi, dopo il suo sacrificio od il suo patibolo, che lo seguiranno a fortuna ed a certezza."

E da quale follia d'oggi nascerà la saggezza del domani, vi chiede sorridendo l'Arnauld ? Comunque, Michel non è solo nella letteratura. Dalle opposte steppe ucraine, Gorki gli invia un esercito di pezzenti a cui ha insegnato : "Non chiedere, prendi ciò di cui hai bisogno." Più vicino l'Eekhoud, dai campi bruciati della Campine fiamminga, nell'ebbrezze delle Kermesses forsennate, gioia

per l'occhi e per il pennello di Tieners, vi presenta le maschere brutali di *Cycle patibulaire*, di *Mes Communions*, della *Faneuse d'Amour*. Chiedete al Barrucard, se nell'*Avec Le Feu*, in pieno sobborgo parigino non abbia incontrato questi tipi volontari e convinti ? Ed al Lemonnier, quando descrive i nuovi paradisi terrestri, dell'*Homme en Amour*, *Adam et Eve*, nella esplosione dell'istinto, scordati di ogni vincolo sociale, di ogni preoccupazione di apparenza, se i suoi personaggi non si rivelino nudi a simiglianza di Michel e più ardenti ?

La critica, che si scandalizza, ha delle gravi lacune, patisce d'amnesia, non sa cordinare ; l'opera d'arte s'impregna della filosofia che passa, che vibra, che freme, che romba nell'aria, non se la fabbrica, non la importa *ex novo*, per il piacere dei glossatori. L'opera d'arte si fa ad insegnare, ma per cammini indiretti, prima pungendo i sensi, poi elaborandosi nel cervello. Non condannate o riprovate a mezza tinta, pure facendo le debite riserve sulla eccellenza dell'estetica ; accettate nella vita, questa parte di vita e migliore : *Opera d'Arte*.

Quanto ai pudichi ed ai morali, via ; non uccidono meglio di Michel ogni giorno, scorrendo, a tavola, nei caffè, nel confessionale, nei giuochi erotici permessi dal sacramento e dal contratto civile, li uomini pudichi e morali, le ottime mediocrità ? Ma è pur vero che per quanto abbiano un'aquila, e per schivarsene dai morsi l'abbiano data gratuitamente ai loro servi da mantenere, onde questi son rosi all'entrugno, può splender giorno, nel quale i servi potranno osare di uccidere tutte le aquile e di imbandirle in un pantagruelico festino, per cui l'aspetto del mondo venga mutato per sempre.

LE DOSSIER DE PRESSE  
DES "FAUX-MONNAYEURS"

(SUITE)

*L'abondance des matières du présent numéro nous contraint de n'ajouter qu'un seul article aux seize déjà publiés dans les trois précédents Bulletins.*

FORTUNAT STROWSKI

(*La Renaissance*, 6 mars 1926, pp. 12-3)

*(Professeur à La Sorbonne, auteur de travaux considérables sur Montaigne et Pascal ainsi que d'un Tableau de la Littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle (1912), Fortunat Strowski (né en 1867) tient en 1926 la chronique de "La Vie littéraire" de La Renaissance politique, littéraire, artistique.)*

M. ANDRÉ GIDE OU LES NOUVELLES LIAISONS DANGEREUSES.

M. André Gide a intitulé son dernier livre : *Les Faux-Monnayeurs*. C'est un nom de pure fantaisie, qui n'a guère de rapports avec le sujet. Le vrai titre, le seul qui conviendrait à ce roman, c'est : *Les Nouvelles Liaisons dangereuses*.

*Les Liaisons dangereuses*, les voilà bien, entre des adolescents cyniques et des hommes faits dont les uns sont intelligents et corrompus, les autres sots et égoïstes. Quelques femmes passeront dans le jeu, mais elles ne compteront pas. On verra ce monde rouler de la dépravation au crime. Et le sang-froid implacable de l'auteur nous laissera gênés et un peu honteux nous-mêmes, simples lecteurs. L'art des "liaisons" a fait des progrès depuis le libertin XVIII<sup>e</sup> siècle !

Essayons de raconter l'histoire avec la discrétion que l'au-

teur, l'audacieux auteur, y a pourtant mise.

o°o

Bernard Profitendieu, second fils de M. Albéric Profitendieu, le sévère et grand conseiller à la Cour, s'amuse à fouiller les secrets maternels, et il y voit que sa mère a jadis commis une faute — il n'est pas le fils du conseiller.

Aussitôt, sa colère s'allume contre cet homme qui l'a accepté, élevé, aimé enfin autant et plus que ses autres enfants. Il écrit une lettre impitoyable où il traite sa famille, y compris sa mère, avec la dernière brutalité. Puis il s'enfuit sans un sou ; il est ivre de révolte, d'orgueil et d'égoïsme.

Il demande asile à un bon camarade, Olivier Molinier, fils d'un autre conseiller. Olivier est très inquiétant par lui-même ; mais il l'est encore plus par son frère aîné Vincent et par son petit frère Georges. Avec la première nuit, passée dans le lit d'Olivier, Bernard prend un bain de déniement.

Bientôt un nouveau personnage va intervenir et achèvera cette éducation ; c'est le romancier Édouard.

Édouard est un être terrible, non point par la violence et la force de ses passions, mais au contraire par un certain charme flottant et par une étrange faculté de se prêter sans se donner. "Je prends à tout événement inattendu un plaisir si vif que je perds de vue le but à atteindre", dit-il. Ailleurs, dans un curieux soliloque, l'auteur lui-même écrit ce jugement sur son personnage, à l'instant où celui-ci va introduire un gentil petit garçon dans un milieu abominable :

Chaque être agit selon sa loi, et celle d'Édouard le porte à expérimenter sans cesse. Il a bon cœur assurément, mais souvent je préférerais, pour le repos d'autrui, le voir agir par intérêt ; car la générosité qui l'entraîne n'est souvent que la compagne d'une curiosité qui pourrait devenir cruelle... Ce qui ne me plaît pas chez Édouard, ce sont les raisons qu'il se donne !... Mentir aux autres, passe encore ; mais à soi-même !

La curiosité n'est pas la seule cruauté d'Édouard. La vraie cause de sa corruption et de son pouvoir corrupteur, je la laisse à deviner.

Olivier aime cet Édouard. Quand je dis : il aime, je n'emploie pas le mot au hasard. Comme les vrais amoureux, il est timide de-

vant Édouard et quoique celui-ci ait penchant pour lui, ils ne s'entendront pas d'abord.

Or, Bernard, curieux de connaître l'objet de la passion d'Olivier, et d'ailleurs toujours sans un sou, a volé la valise, l'argent et les secrets d'Édouard, qui, ravi de l'aventure, a pris l'audacieux petit brigand pour secrétaire, au grand désespoir, naturellement, et à la grande jalousie d'Olivier.

Voilà déjà, en perspective, pas mal de complications sentimentales et autres ; mais ce n'est encore rien ; les liaisons seront beaucoup plus étendues.

Olivier rencontre un grand seigneur, Passavant, dont la maîtresse est en même temps celle de son frère Vincent ; et aussi bien Vincent est habitué à ces conquêtes : hier il se fit aimer de Laura, une jeune femme amie d'Édouard, et l'abandonna enceinte. Pour sa peine d'aimer les femmes, ce Vincent sera condamné à sombrer dans la folie au milieu de la forêt africaine. En attendant, Olivier deviendra le rédacteur en chef d'une revue fondée par Passavant. Et là les liaisons dangereuses se multiplieront d'autant.

Elles se multiplieront aussi à la pension Azaïs, maison protestante dominée par l'hypocrisie morale. Sous cette hypocrisie s'étale, comme vous le devinez, un effroyable cynisme. Les jeunes élèves, dont fait partie Georges, le frère d'Olivier, ont tous les vices et vont jusqu'à de vrais crimes. Ils font le commerce de la fausse monnaie. Ils acculent au suicide un pauvre petit frèudien. Il faut l'horreur de ce dernier crime et la peur des gendarmes pour les remettre un instant dans l'ordre !

C'est dans cette pension que Bernard, une nuit où il a été enfermé ivre avec une très belle jeune fille ivre, Sarah, par le propre frère de la jeune personne, s'aperçoit qu'Édouard n'est pas son fait. D'où sortira, pour lui, la sage résolution de revenir chez M. Profitendieu, qui n'a pas cessé de le regretter et de l'aimer.

En revanche, Olivier prendra la place laissée libre par Bernard.

La nuit que son rival passe dans le lit de Sarah, il la passe, lui, chez Édouard. Au matin, il essaye de se tuer, non par déception, mais à cause, plutôt, du contraire, par plénitude de bon-

heur ! Il avait, en effet, déclaré la veille "qu'il comprenait qu'on se tuât, mais seulement après avoir atteint un tel sommet de joie, que l'on ne puisse, après, que redescendre".

Il va de soi que cette tentative de suicide achèvera de souder l'un à l'autre Olivier, qui fut trop heureux, et Édouard, qui causa ce bonheur. Pourtant, à la place d'Olivier, un garçon avisé se défierait. Car voici comment finit le livre (c'est Édouard qui parle) :

J'apprends par Olivier que Bernard est retourné chez son père. Et, ma foi, c'est ce qu'il avait de mieux à faire ! En apprenant par le petit Caloub, fortuitement rencontré, que le vieux juge n'allait pas bien, Bernard n'a plus écouté que son cœur. Nous devons nous revoir demain soir, car Profitendieu m'a invité à dîner avec Molinier, Pauline et les deux enfants. Je suis bien curieux de connaître Caloub.

Caloub, c'est le petit frère de Bernard. Plaignons-le d'être l'objet d'une telle curiosité !

Voilà une sommaire analyse. Encore n'ai-je pas osé y mettre toutes les horreurs, grandes et petites, commises par ces gens, d'autant plus méchants qu'ils se rapprochent de l'enfance, d'autant plus bêtes et hypocrites qu'ils se rapprochent de la vieillesse. Trois êtres seulement méritent quelque sympathie : la mère d'Olivier, Pauline ; le quasi-père de Bernard, M. Profitendieu ; et, enfin, Bernard lui-même. Ils semblent, d'ailleurs, étrangers à ce monde. Dans leur cas, la liaison et la lésion sont restées superficielles ; elles sont incurables chez tous les autres.

o°o

M. André Gide appelle ce livre son "premier roman". Il est sévère pour ses précédents ouvrages ; mais celui-ci est, en effet, plus conforme à l'idée qu'on peut se faire du grand roman. Sujet mis à part, c'est une œuvre de large envergure.

Il y a beaucoup de personnages, tous très étudiés et jusqu'au bout. Il y a aussi beaucoup d'événements romanesques. Enfin, si le style est parfois gâté par un singulier mélange de soin, d'extrême habileté et de négligence, la construction générale et l'art de présenter les choses sont d'une riche originalité.

Rarement, la psychologie d'André Gide s'est montrée aussi pro-

fonde et subtile, sans se perdre dans des complications obscures. On dirait des confessions recueillies par une machine capable d'inscrire la parole automatiquement. Les effets de "la liaison dangereuse" sont étudiés avec une redoutable fidélité.

Cet Édouard, par exemple, vrai type de l'être intelligent et curieux, si aimable et si prêt à se donner à tous, il effleure tout pour tout vicier. Il est mou et capricieux. Il ne peut pas choisir. Il n'a pas la force de vouloir. Il se montre à la fois brutal et efféminé, tendre et féroce, mielleux et indifférent. S'il s'est soustrait aux conditions communes de l'amour, espérant trouver ailleurs des jouissances plus raffinées et plus intellectuelles, il n'a pu que se gâter, au contraire, et gâter autrui !



Plus excusables sont les malheureux disciples de cet Alcibiade à la manque. Si le livrè de M. Gide a, parfois, du feu et du mouvement, c'est par le feu et le mouvement de ces canailles adolescentes. Le cœur même ne leur fait pas essentiellement défaut. Leur malheur, c'est d'être trop tôt cyniques et de n'avoir aucune sauvegarde morale.

Il me semble difficile que M. Gide échappe au reproche inévitable d'imiter Marcel Proust.

Car ses personnages ordinaires semblent bien appartenir à l'espèce exhumée dans *la Recherche du Temps perdu*. Passavant, notamment, rappelle de tout près certain héros ou certaine victime fameuse de Marcel Proust. Non pas qu'il soit le même ; mais il a les mêmes vices et il est peint avec les mêmes procédés.

Au reste, la phrase, aussi, par son abandon et son ampleur, est sœur de la "période" dans laquelle Marcel Proust a réussi à enfermer non seulement les choses passées, mais les possibilités du passé.



La seule différence considérable, c'est que Marcel Proust voyait tout du même point de vue qui était le sien ; ce qui maintenait, dans l'ensemble du récit, une certaine teinte de monotonie.

M. André Gide a évité adroitement ce danger.



## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

TEXTES DE GIDE

Dans la biographie d'*Enid Starkie* de Joanna RICHARDSON (Londres : John Murray, 1973, un vol. relié, 22 x 14 cm, VIII-306 p., £ 4.50), on lira le récit des relations du célèbre professeur d'Oxford avec Gide, et notamment le détail du séjour que celui-ci fit en juin 1947 à Oxford pour y être reçu, à l'instigation d'Enid Starkie, docteur ès lettres. On y trouvera le texte (traduit en anglais) de sept lettres inédites de Gide à Enid Starkie (1938, 1947 et 1948) et d'une lettre de Dorothy Bussy à Enid Starkie (de 1938, au sujet du projet qu'avait cette dernière d'écrire la biographie de Gide).

George PISTORIUS, "André Gide et les Américains de Capri : Une lettre inédite d'André Gide à William Page Andrews", *Studi Francesi*, n° 52, janvier-avril 1974, pp. 75-8. La lettre, quatre pages datées de Capri, 12 février 1896 (qui appartient au Fonds Chapin de la bibliothèque de Williams College, Williamstown, Mass., USA), est intégralement reproduite en fac-similé, en hors-texte.

Offert dans le catalogue de la Librairie Simonson (Bruxelles), septembre, un ex. d'une édition de l'*Oscar Wilde* qui a échappé aux bibliographes de Gide. Dans la *Bibliographie des écrits d'André Gide* d'Arnold Naxille, ce volume pourrait porter le n° CXCXV bis (Titrage : 381 bis) :

André GIDE, *Oscar Wilde*. [Paris,] "La Centaine", [1944,] un vol. br., 22,5 x 14 cm, 99 p.

[P. 6, reproduction du portrait de Wilde qui figurait dans l'éd. 1910 du *Mercure de France*. P. 99, ach. d'impr. : *Cet ouvrage a été achevé d'imprimer le trente et un janvier mil neuf cent quarante-quatre, par le maître imprimeur N.-Edg. Piérard, pour le compte de "La Centaine", Louis Gérin, éditeur à Paris, avec les bandeaux et lettrines de Marcelle Mewier.*

(Autoris. n° 8766.) Le tirage a été limité à cinq cents exemplaires sur Vélin des papeteries de Malmédy, numérotés à la presse de 1 à 500.]

#### LIVRES ET ARTICLES

A paraître en 1975, aux Éditions Klincksieck (Paris), dans la collection "Bibliothèque du XX<sup>e</sup> siècle" : Claude MARTIN, *La Maturité d'André Gide*, un vol. 24 x 16 cm d'environ 1000 pages. (V. BAAG n° 21. janvier 1974, pp. 55 et 58).

Le vol. 5 (1974) de la série annuelle *André Gide* est sous presse aux Éd. des Lettres Modernes ; parution prévue au début de 1975. Au sommaire : un ensemble de six études sur *Les Faux-Monnayeurs* (par Alain GOULET, Elaine D. CANCALON, Pierre MASSON, David A. STEEL, Lois LINDER et Anne-Marie MOULÈNES & Jacques PATY), cinq articles "hors cadre" sur *Paludes* (George STRAUSS), *La Porte étroite* (Evelyne MÉRON), le *Journal* (Albert PY) et le style de Gide (Basil D. KINGSTONE et Marie-Thérèse VEYRENC), le "carnet critique", le quatrième supplément au *Répertoire des Lettres de Gide*, et la Bibliographie 1973.

Dans le vol. 6 (1973) de la série *Albert Camus* publiée aux mêmes éditions, livraison consacrée à *Camus nouvelliste* : "L'Exil et Le Royaume", une comparaison de Peter CRYLE entre *Le Renégat* et *El Hadj* (pp. 113-8).

Dans le n° 23 (octobre 1973) des *Études de Langue et de Littérature Françaises*, la revue que publie deux fois par an la Société Japonaise de Langue et de Littérature françaises, un article (en japonais) de K. SHIMIZU, "Remarque sur *Les Faux-Monnayeurs*" (pp. 56-65).

COMPTES RENDUS : du CAG 4, par E[manuele] KANCEFF, dans *Studi Francesi*, n° 52, janvier-avril 1974, p. 194 ; de l'*André Gide* n° 2, des *Lettres* de Régnier à Gide (publ. par David Niederauer) et du *Gide entre Benda et Sartre* de Jacques Brigaud, par Alain GOULET, dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, mars-avril 1974, pp. 337-8 ; de l'*André Gide* n° 4 (sous le titre : "Une singulière conception de la fidélité"), par A.G. (?), dans *Le Soir* (Bruxelles) du 17 juillet 1974.

OUVRAGES BIBLIOGRAPHIQUES : Tandis qu'est sous presse chez G.

K. Hall & C° (Boston) la grande *Bibliographie chronologique de l'œuvre d'André Gide (1889-1973)* de Jacques COTNAM (près de 1300 numéros), nous avons appris que la section "Gide" de la *Cabeen Bibliography* est maintenant achevée et prête à être remise à l'"éditeur" du volume consacré à la bibliographie des auteurs français du XX<sup>e</sup> siècle, le Prof. Douglas W. ALDEN : cette section, qui rassemble 760 titres répartis en sept rubriques (Bibliography and état présent studies — Editions and indices — Biography — Correspondence — Literary History — Gide's Thought — Gide's Writings), est l'œuvre d'une équipe qui, sous la direction de Germaine BRÉE, comprenait notamment nos amis Enrico U. BERTALOT, Catharine S. BROSMAN, Dan M. CHURCH, Jacques COTNAM, Elizabeth R.J. HANCHETT, Frederick J. HARRIS, Anne L. MARTIN, Claude MARTIN, Vinio ROSSI et Susan M. STOUT.

#### TRAVAUX EN COURS

M. Martin O. DESCHENES (Tennessee State University, Nashville) nous prie de faire savoir qu'il a renoncé au sujet de thèse qu'il avait envisagé ("André Gide et la Bible") et que nous avons signalé dans le dernier BAAG (p. 61).



PIERRE HERBART

*(Phot. coll. partic.)*

## PIERRE HERBART

(1904-1974)

Pierre Herbart est mort le 3 août, à Grasse, près de ce village de Cabris où il avait choisi de venir vivre le plus souvent possible il y a une quarantaine d'années, alors qu'il était l'époux d'Elisabeth Van Rysselberghe. Né à Dunkerque voilà soixante-dix ans, il fut un journaliste de talent, depuis *Marianne* et *Vendredi* auxquels il collaborait dans les années 30 jusqu'à *Combat* dont il fut, avec Albert Camus, l'éditorialiste et à l'hebdomadaire *Terre des Hommes* dont il fut le rédacteur en chef. Les lecteurs des tomes II et III des *Cahiers de La Petite Dame* pourront le suivre au cours du voyage en Chine fait en 1931 avec Andrée Viollis, de son séjour de 1935-36 à Moscou où il dirigeait la *Revue internationale*, de sa participation à la guerre d'Espagne, puis à la Résistance...

Il nous laisse une dizaine de volumes : à côté de reportages où il prenait vivement et généreusement parti (*En U.R.S.S. et Le Chancre du Niger* que Gide préfaça), de témoignages et de souvenirs (*A la recherche d'André Gide*, *La Ligne de force*, *Souvenirs imaginaires*), il fut l'auteur de romans et récits dont les derniers (*Alcyon*, *L'Age d'or*, *La Licorne*) ont une singulière et fascinante poésie.

Ce qu'il fut pour Gide, dès qu'il entra dans son intimité (après leur première rencontre en mai 1929 à Roquebrune, où il séjournait avec Cocteau dans une petite maison prêtée par Coco Chanel), nul ne le dit mieux que la Petite Dame dans ses cahiers. Et nul autre qu'elle n'a fait un meilleur portrait de Pierre Herbart que celui qu'on relira dans sa *Galerie privée* :

[...] Tout en lui est excès, oppositions : souvent cynique et

dur par principe et en paroles surtout, mais une native générosité et une rare intuition le rendent capable de la bonté la plus attentive, la plus secourable et des soins les plus délicats.

Réfractaire à toute discipline, divinement paresseux, plus souvent allongé qu'assis, volentiers plongé dans un voluptueux assoupissement, un assoupissement qu'on devine absorbé, d'où il ne se laisse pas distraire et d'où brusquement il bondit dans l'action avec une frénétique impatience, ne gardant de l'état précédent ni langueur ni mollesse. Son activité est une forme de son lyrisme. Il semble toujours mû par un ressort caché, car il répugne aux explications. Assez insociable, s'entourant d'un silence qu'on perçoit comme une défense. [...]

Le plus particulier, le plus essentiel de lui, ce qui amène sur son visage l'irrépressible sourire de l'intérêt profond et qui lui est réservé, c'est sa curiosité, son attirance, cette attention toujours en éveil pour le mystère de l'être humain, pour tout ce qui se laisse entrevoir par un geste involontaire, un mot, une contradiction, ce qui échappe à toute logique, à toute analyse. C'est là sa vision poétique du monde comme si tout mystère rejoignait ses propres complexités. C'est dans ce domaine indéfini qu'il trouve le plus personnel de son inspiration, ce qui donne à certains personnages de ses livres ce halo qui dépasse leur réalité.

Nature aristocratique qui ne connaît d'impératif que son désir. Pour bien faire ce qu'il fait, il faut que cela l'amuse. [...]

(M. SAINT-CLAIR [Maria Van Rysselberghe], "Pierre Herbart", in *Il y a quarante ans*, Paris : Gallimard, 1968, pp. 170-1.)

#### ŒUVRES DE PIERRE HERBART

LE RÔDEUR. Paris : Gallimard, 1930. 1 vol., 19 x 12 cm, 221 p.

CONTRE-ORDRE. Roman. 1935, 256 p.

EN U.R.S.S. 1937, 176 p.

LE CHANCRÉ DU NIGER. Préface d'André Gide. 1939, 127 p.

ALCYON. 1945, 141 p.

A LA RECHERCHE D'ANDRÉ GIDE. 1952, 81 p.

L'ÂGE D'OR. Récit. 1953, 175 p.

LA LIGNE DE FORCE. 1958, 187 p.

LA LICORNE. Récit. 1964, 133 p.

SOUVENIRS IMAGINAIRES suivis de LA NUIT. 1968, 189 p.

HISTOIRES CONFIDENTIELLES. Paris : Grasset, 1970. 1 vol., 19 x 12 cm, 231 p.

## VARIA

• IL Y A VINGT-CINQ ANS... • *Un petit feuillet bleu, sans date, que Gide avait tenu à conserver... Quelques lignes : "Cher Gide, j'aurais dû vous écrire avant-hier. Je ne suis que votre petite cadette de soixante-dix-sept ans, et je ne puis marcher, et je ne vous vois pas. Mais j'entends votre grande voix sombre. Et quand je pense à vous, je suis sûre que c'est de la manière que vous aimeriez le mieux. Cher Gide, permettez que je vous embrasse." Signé : Colette. Cela fut écrit à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de Gide (22 novembre 1949) : l'auteur de La Retraite sentimentale allait avoir deux mois plus tard, le 28 janvier 1950, soixante-dix sept ans...*

• LIRE LE BULLETIN... • *Avec le précédent numéro, nous avons inauguré une nouvelle présentation, à la fois plus dense et plus élégante : caractères plus petits, marge droite justifiée. Certains s'en sont félicités ; d'autres ont déploré cette finesse des caractères qui, pour peu que l'encre de la presse offset ne soit pas bon, les rend pénibles à lire. Dès le prochain Bulletin, nous tiendrons compte de cette critique, en alternant les pages photographiquement réduites et les autres (analogues à celles des numéros antérieurs) et en usant, pour les textes "réduits", d'un caractère légèrement plus gros.*

• L'INFLATION... • *Les tarifs postaux ont été brutalement augmentés le 16 septembre, comme on sait, d'au moins 50 %. Il nous serait impossible de supporter cette hausse, qui porterait le coût (affranchissements) de l'expédition d'un numéro du Bulletin à environ 800 F, si nous continuions à l'expédier par avion à nos Membres résidant outre-mer (cet affranchissement était déjà, pour le n° 23, de 3,55 F pour le Japon et l'Australie, de 2,80 F pour l'Amérique du nord, etc...). Aussi, jusqu'à nouvel ordre, et bien que nous*

n'ignorions pas les inconvénients de cette décision, tous les Bulletins seront-ils désormais envoyés par poste ordinaire.

• SUBVENTION... • Par arrêté du Secrétaire d'État à la Culture en date du 23 juillet 1974, à nous communiqué par M. Olivier Bourgeois, Chef du Service des Lettres, une subvention de 1 000 F a été attribuée à l'Association des Amis d'André Gide au titre de l'année 1974, honorant ainsi la demande que nous avons formulée en mars dernier et qu'a bien voulu appuyer, auprès du service intéressé, Mme Jacqueline Veinstein, que nous remercions bien vivement. Cette aide vient heureusement adoucir les inquiétudes que nous cause la hausse vertigineuse des prix dans l'édition ; à l'heure où nous composons ce Bulletin, nous ignorons encore quel sera le prix de notre gros Cahier 5 (1973), qui sortira — enfin — vers le 25 octobre, mais la maison Gallimard nous a déjà fait savoir que les prix avaient "énormément augmenté"... Il est donc peu vraisemblable que nous puissions éviter de demander à la prochaine Assemblée générale de l'AAAG le relèvement pour 1975 du taux de nos cotisations.

• GEORGES BLAIZOT (1901-1974) • Le grand libraire-expert et éditeur d'art du Faubourg St-Honoré est mort le 31 août, à Fréjus ; il était membre de l'AAAG depuis mars 1969.

• DONNÉS A LA BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE • Merci aux Professeurs William M. L. BELL (University of Kent, Canterbury), Peter C. HOY (Merton College, Oxford) et George PISTORIUS (Williams College, Williamstown, Mass.) d'avoir bien voulu enrichir la Bibliothèque du Centre d'Études Gidiennes installé, avec le Secrétariat de l'AAAG, à l'Université de Lyon II. Nous réitérons notre appel auprès de tous nos Membres pour qu'ils nous envoient tous livres, revues, tirés à part... susceptibles de compléter ce fonds de documentation gidiennne.

• NÉCROLOGIE • Nos lecteurs auront appris, au cours de l'é-té, la mort de plusieurs personnalités qui, à des titres divers, touchaient "les amitiés Gide" : le 22 juin, celle de DARIUS MILHAUD qui était âgé de 81 ans (v. BAAG n° 16, pp. 12-4 : deux lettres de Gide au grand compositeur, et n° 17, pp. 17-8) ; le 24 juin, celle de ZOOM WALTER, née Julienne Vanden Eeckhoudt, fille du peintre belge Jan Vanden Eeckhoudt et peintre elle-même (Gide avait été dès



longtemps lié à "Vanden", et avait collaboré au volume d'hommage au peintre publié en 1948 à Bruxelles) ; le 24 juillet, celle de PIERRE ALBOUY, professeur à la Sorbonne (né en 1920, spécialiste d'une lecture mythologique des œuvres littéraires, il avait fait, en 1970 aux "Rencontres André Gide" organisées par l'AAAG au Collège de France, une très brillante communication sur "Paludes et le mythe de l'écrivain", publiée dans le CAG 3) ; le 17 septembre, celle du peintre ANDRÉ DUNOYER DE SEGONZAC, qui était âgé de 90 ans (son portrait d'André Gide avait servi de frontispice à Poétique, en 1947 (éd. Ides et Calendes), et à l'éd. Gallimard des Récits, roman et soties en deux volumes illustrés et reliés (1948)).

• LA DÉCADE "JACQUES RIVIÈRE" À CERISY • Du 2 au 12 août s'est déroulé, au Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, le colloque annoncé sur "Jacques Rivière, directeur de La N.R.F. (1919-1925)" (BAAG n° 22, p. 72), avec la participation de nombreux membres de l'AAAG : M<sup>mes</sup> Irène de BONSTETTEN, Anne FELTHAM, Helen NAUGHTON et Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK, MM. Auguste ANGLÈS, Michel DÉCAUDIN, Armand FABER, René KAPPLER, Patrick MCCARTHY, Bernard MELET, Jean-Georges MORGENTHAUER, Michel MOULIGNEAU, Alain RIVIÈRE et Frédéric GROVER. Les actes de ce colloque seront publiés. — Signalons à ce propos qu'une ASSOCIATION DES AMIS DE JACQUES RIVIÈRE ET D'ALAIN-FOURNIER est en voie de formation ; nos Membres recevront bientôt des informations plus précises à son sujet.

Nous rappelons que, en dépit du retard de sa parution — retard dont l'AAAG n'est d'ailleurs pas responsable —, le Cahier n° 5 (t. II des Cahiers de La Petite Dame) est notre cahier 1973. Dès sa sortie à la fin du présent mois d'octobre, il sera donc envoyé à tous nos Membres ayant acquitté leur cotisation 1973. Nos plus récents sociétaires (n° 607 et suivants), qui ont cotisé pour 1974, recevront à ce titre le Cahier n° 6 ; mais ils pourront acquérir auprès de notre Secrétariat un exemplaire du tirage numéroté (réservé à l'AAAG) de ce n° 5, à un prix de 20 % inférieur à celui du volume ordinaire vendu en librairie (v. le prochain BAAG, ou s'informer auprès du Secrétariat à partir du 1<sup>er</sup> novembre).

NOUVEAUX MEMBRES  
DE L'ASSOCIATION

Liste des Membres de l'AAAG dont l'adhésion a été enregistrée par le Secrétariat entre le 6 juin et le 25 septembre 1974 :

- 641 Miss Anne L. MARTIN, étudiante, Madison, Wis., USA (Étudiant).  
642 Mrs. Isabel O'BRIEN, New York, USA (Fondateur).  
643 M<sup>me</sup> Raymonde TALVA, 03200 Vichy (Titulaire).  
644 M. Michel LIOURE, professeur d'Université, 63000 Clermont-Ferrand (Titulaire).  
645 M. Philippe LEJEUNE, maître-assistant à l'Université de Paris-XIII, 92260 Fontenay-aux-Roses (Titulaire).  
646 M. Gilbert SCHILLING, professeur agrégé au Lycée Bartholdi, 68000 Colmar (Titulaire).  
647 M<sup>me</sup> Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK, chargée des relations publiques aux Éditions Klincksieck, 92200 Neuilly-sur-Seine (Titulaire).  
648 M. Frédéric GROVER, professeur à l'Université de Colombie Britannique, Vancouver, B.C., Canada (Titulaire).  
649 Mrs. Helen NAUGHTON, professeur, San Mateo, Calif., USA (Titulaire).  
650 Mr. John NAUGHTON, professeur, Pala Alto, Calif., USA (Titulaire).  
651 M<sup>me</sup> Bernadette MOLARD, attachée Service du Personnel, 92100 Boulogne-sur-Seine (Titulaire).  
652 M. Bernard MELET, professeur, Khartoum, Soudan (Titulaire).  
653 M. René KAPPLER, professeur, 67000 Strasbourg (Titulaire).  
654 M. Jean-Georges MORGENTHALER, cadre d'éditions, 75002 Paris (Titulaire).  
655 M. Jean OSWALD, écrivain, 75005 Paris (Titulaire).  
656 M. Jean-Luc LAITHIER, étudiant, 25000 Besançon (Étudiant).  
657 BIBLIOTHÈQUE HARRIET IRVING, Université du Nouveau-Brunswick, Fredericton, N.B., Canada (Titulaire).  
658 M. Pierre PLATEL, censeur des études de lycée à Paris, 14800 Deauville (Titulaire).

659 M. Walter A.E. GEERTS, assistant à l'Université d'Anvers, Wil-  
ryk, Belgique (Titulaire).

### PUBLICATIONS DE L'ASSOCIATION

Les prix (franco de port et d'emballage) indiqués ci-dessous sont strictement réservés aux Membres de l'AAAG. Les commandes sont à adresser, accompagnées de leur règlement par chèque postal ou bancaire (libellé à l'ordre de l'Association — mais tout mandat doit être envoyé à la Trésorière, v. p. 2), à notre Secrétariat.

#### BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

Collection 1968-1972 (n° 1 à 17), un vol. broché, 27 x 21 cm, 360 p. . . . .	35 F ou \$ 8.50
Collection 1973 (n° 18 à 20), un vol. broché, 21 x 15 cm, 162 p. . . . .	9 F ou \$ 2.50
Collection 1973-1974 (n° 18 à 24), un vol. broché, 21 x 15 cm, 464 p. . . . .	25 F ou \$ 6.00
Le numéro séparé (dans la limite du stock disponible)	
n° 1 à 20. . . . .	3 F ou \$ 0.80
n° 21 et suivants. . . . .	4 F ou \$ 1.00

#### CAHIERS ANDRÉ GIDE

(Exemplaires numérotés du tirage réservé aux Membres de l'AAAG — seul tirage numéroté — : 500 ex. pour les n° 1 à 3, 600 ex. pour les suivants. Le prix entre parenthèses est celui du volume ordinaire vendu en librairie.)

Cahiers 1 (1969). <i>Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste</i> . Un vol. br., 20,5 x 14 cm, 412 p. (30 F). . . . .	24 F ou \$ 5.75
Cahiers 2 (1970). <i>Correspondance André Gide - Fran- çois Mauriac (1912-1950)</i> . Un vol. br., même format, 280 p. (23 F). . . . .	18,50 F ou \$ 4.75
Cahiers 3 (1971). <i>Le Centenaire</i> . Un vol. br., même format, 364 p. (32 F). . . . .	25,50 F ou \$ 6.25
Cahiers 4 (1972). <i>Les Cahiers de La Petite Dame, I (1918-1929)</i> . Un vol. br., même format, 496 p. (42 F) . . . . .	33,50 F ou \$ 8.00
Cahiers 5 (1973). <i>Les Cahiers de La Petite Dame, II (1929-1937)</i> . Un vol. br., même format, 672 p. ( F) . . . . .	F ou \$
Cahiers 6 (1974). <i>Les Cahiers de La Petite Dame, III (1937-1951)</i> . Un vol. br., même format, . . .	Fa préparation
Cahiers 7 (1975). <i>Correspondance André Gide - Jac-</i>	

ques-Émile Blanche (1891-1939). Un vol. br.,  
même format. . . . . En préparation

#### AUTRES PUBLICATIONS

(Ouvrages hors commerce, uniquement tirés à 500 ex. pour l'AAAG.)

Susan M. STOUT, *Index de La correspondance André Gide - Roger Martin du Gard*. Un vol. br.,  
mêmes format et couv. que la *Correspondance*  
(22,5 x 14 cm), 64 p. (1970) . . . . . 7,50 F ou \$ 2.00

Jacques COTNAM, *Essai de Bibliographie chronologique des Écrits d'André Gide*. Un vol. br.,  
21 x 13,5 cm, 64 p. (1971) . . . . . 6 F ou \$ 1.50

*Annuaire des Amis d'André Gide*. . . . . En préparation

#### COTISATIONS 1974

Membre Fondateur	100 F ou \$ 23.00
Membre Titulaire	30 F ou \$ 7.50
Membre Étudiant	20 F ou \$ 5.00

#### Règlement par :

- virement ou versement au C.C.P. de l'*Association des Amis d'André Gide*, PARIS 25.172-76.

- chèque bancaire libellé à l'ordre de l'*Association des Amis d'André Gide* et envoyé à M<sup>me</sup> de BONSTETTEN, Trésorière de l'AAAG, 14 rue de la Cure, 75016 Paris.

- mandat envoyé au nom et à l'adresse de la Trésorière, M<sup>me</sup> de BONSTETTEN, 14 rue de la Cure, 75016 Paris. (En cas de mandat international, prière d'augmenter la somme envoyée de 2 F ou \$ 0.50, montant de la taxe perçue à la réception.)

N.B. — Les institutions (bibliothèques, librairies, sociétés...) peuvent demander à la Trésorière l'envoi d'une FACTURE. Il leur est possible de régler en une seule fois les cotisations de DEUX années.



